

Mr Taylor

TS. 643 A

**SEPT FLÈCHES**

DANS

**LE CŒUR DU ROMANISME,**

PAR

**NAPOLÉON ROUSSEL.**



BRUXELLES,

55, RUE DE L'IMPÉRATRICE.

UTRECHT,

GENÈVE,

KEMING ET FILS.

ÉMILE BÉROUD.

1855

X

# **SEPT FLÈCHES**

**DANS**

**LE COEUR DU ROMANISME.**

# SEPT FLÈCHES

DANS LE COEUR DU ROMANISME.

~~~~~

Un livre protestant, publié par un Français à l'étranger, cela ne rappelle-t-il pas le siècle de Louis XIV? Et cependant nous sommes en 1853! Soixante-quatre ans après 89; vingt-trois ans après 1830; cinq ans au delà de février 1848!

Cette simple réflexion suffirait pour justifier cet écrit; mais l'auteur ne croit pas avoir besoin de cette justification. Il lui suffit de déclarer qu'à ses yeux le catholicisme est la source de tous les maux qui, depuis des siècles, accablent sa patrie et la chrétienté, et que dès lors lui faire la guerre, une guerre incessante, est un

devoir. Pour le moment il ne lui décoche que des flèches légères, aussitôt lancées que tirées du carquois ; mais il espère diriger bientôt contre ses murailles vieilles, un puissant bélier qu'il façonne depuis des années. Cet ouvrage, assez étendu pour remplir deux forts volumes, assez calme pour être publié en France, et d'un sérieux propre à faire réfléchir les adversaires de sa cause, aura pour titre : *Les peuples catholiques comparés aux peuples protestants, sous le triple rapport du bien-être, des lumières et de la moralité.*

---



## **MAUVAISES BONNES ŒUVRES.**

---

Quand on étudie les diverses croyances religieuses répandues dans le monde, on arrive à reconnaître que, pour conduire l'homme au ciel, toutes proposent l'une de ces deux voies : ou les œuvres de l'homme, ou la grâce de Dieu. De ces deux chemins, quel est le bon, le vrai? car tous deux ne peuvent pas être vrais et bons, puisqu'ils vont en sens contraire. Je sais qu'on a voulu fondre en un seul les deux systèmes; mais c'est un nonsens, rien de plus; saint Paul a dit : Si c'est par la grâce, ce n'est pas par les œuvres, ou bien la grâce ne serait plus la grâce; et si c'est par les œuvres, ce n'est pas par la grâce, ou bien les œuvres ne seraient plus les œuvres. Si l'on prétend que les œuvres doivent remplir une partie de la tâche de l'homme, et la grâce de Dieu achever ce qui manque, je ré-

ponds que ce salut serait toujours un salut par les œuvres, œuvres moins nombreuses, plus faciles, mais enfin œuvres qui, venant à manquer, laissent la grâce insuffisante, à moins qu'on ne dise que la grâce est d'autant plus abondante que les œuvres sont plus rares, jusqu'au point de les remplacer toutes absolument. Ce qui reviendrait à l'autre système de la grâce absolue. Je le répète donc, les deux systèmes sont inconciliables; il faut que le salut soit, ou par la grâce, ou par l'œuvre? Par laquelle? Ici je pourrais vous donner les raisons qu'on allègue de part et d'autre; mais peut-être ainsi je ne réussirais qu'à mieux persuader ceux qui sont déjà convaincus. Je veux donc prendre une autre voie, et vous prouver la vérité d'un des deux systèmes par le témoignage involontaire des partisans du système opposé. Oui, je veux établir la grâce par ceux mêmes qui proclament les œuvres. Et d'abord qu'est-ce qu'une bonne œuvre? Si j'interroge ma conscience, la voix de Dieu qui parle en moi, elle me répond qu'une bonne œuvre c'est une action utile aux autres, inspirée par un sentiment désintéressé quant à soi. En effet, le dévouement par vanité, par égoïsme, n'est pas le dévouement. Il faut, pour une bonne œuvre, en même temps, et l'intention pure et l'action généreuse! C'est ainsi

que le comprenait saint Paul quand il disait : « Lors même que je donnerais tout mon bien aux pauvres, et que je livrerais mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, l'amour, cela ne sert de rien (I Cor. xiii). » C'est ainsi que le comprenait Jésus-Christ en parlant des pharisiens ; tous ceux qui me crient : Seigneur, Seigneur ! n'entreront pas tous dans le royaume des cieux ; mais ceux-là seulement qui font la volonté de mon père (Matth.). D'ailleurs, nous-mêmes, n'avons-nous pas une pente naturelle à sonder les intentions de ceux que nous voyons agir ?

Maintenant, où sont les hommes qui fassent toujours le bien avec une bonne intention ? Ne voyons-nous pas partout des pharisiens convoquant à leurs festins ceux qui peuvent le leur rendre ? partout des péagers aimant ceux qui les aiment ? partout des guerriers sauvant leur patrie au prix d'un trône ? partout des philosophes léguant à la postérité leurs œuvres et leurs noms ? partout des philanthropes élevant des hospices posthumes ? Voilà ce qui se voit au premier coup d'œil ; ce qui n'étonne personne ; ce qu'on ne prend pas même toujours la peine de cacher. Et que ne découvrirait-on pas encore si l'on pouvait sonder les cœurs, refaire, à haute voix, les calculs silencieux de

tant de bienfaiteurs, produire au grand jour les motifs honteux cachés au fond de l'âme ! Hélas ! il n'est besoin, pour cela, que de rentrer en soi-même. Que chacun s'étudie et je n'aurai pas besoin d'insister longtemps sur la démonstration de cette triste vérité : La plupart des hommes, satisfaits d'eux-mêmes, ne le sont que parce qu'ils donnent peu d'attention aux mobiles qui les poussent, et beaucoup aux résultats qu'ils obtiennent. Ils ne s'inquiètent guère de la pureté de la source, pourvu que son eau limoneuse fertilise le terrain qu'elle arrose.

L'artisan de ces œuvres brillantes, aux yeux du monde, ne pouvait pas se dissimuler ce qu'elles avaient au fond de défectueux, mais il lui était impossible de faire mieux, et cependant, il ne voulait pas renoncer à sa propre estime. Pour cela, il n'y avait qu'une chose à faire : abaisser sa conscience au niveau de sa conduite, définir le bien autrement, tenir plus de compte de l'œuvre, et moins s'inquiéter de l'intention. S'il fallait toujours sonder son cœur, se dit l'homme, on n'y suffirait pas, on ne ferait jamais rien ; d'ailleurs ce serait un supplice insupportable. Après tout, l'œuvre n'est-elle pas l'essentiel ? n'est-ce pas elle qui soulage le malheureux ? l'intention sainte ou vaniteuse est-elle différente pour le résultat ?

dans les deux cas, le pauvre, le malade ne sont-ils pas toujours secourus ? La société elle-même, intéressée à ce que les œuvres s'accomplissent grandes et nombreuses, quelle qu'en fût la source, pure ou souillée, se mit de connivence avec le cœur humain. Elle glorifia les actes, les aumônes, les sacrifices dont elle profitait, et l'homme, applaudi par la société, s'enfonça plus avant dans cette doctrine : l'important c'est l'acte ; fermons les yeux sur l'intention ; voilà donc le premier amoindrissement dans la définition des bonnes œuvres, leur première dégradation. Nous voilà descendus aux actes matériels, mais encore fallait-il les accomplir dans tous les articles de la loi. Il fallait, à la fois, ne pas tuer, ne pas voler, ne pas mentir, être juste, libéral, et cette vigilance constante sur tous les actes de la vie parut bientôt intolérable, écrasante. Or comme chacun avait sa pente vers une passion favorite, chacun imagina que la passion la plus excusable était la sienne, et la passion la plus coupable celle d'autrui. Il se dit que parmi les bonnes œuvres à faire on pouvait choisir, faire plus celle-ci et moins celle-là, remplacer les unes par les autres, doubler les aumônes qui profitaient aux pauvres en s'accordant à soi quelque indulgence sur des goûts qui, finalement, ne nuisaient à personne.

Chacun appela vertu par excellence, la vertu qu'il croyait avoir ; hélas ! il qualifia même de vertus ses vices brillants. Le langage des différents peuples et des siècles divers porte des traces de cette versatilité, dans l'opinion passionnée. Ainsi la vertu pour les anciens Romains c'était le courage militaire ; pour leurs successeurs, les Italiens, le virtuose est un simple musicien ! On appelle femme vertueuse, dans nos campagnes, celle qui travaille beaucoup ; et dans nos villes, celles dont les mœurs restent pures. Allez en Asie au milieu des Mahométans, la vertu par excellence sera l'hospitalité d'une heure, suivie d'une haine éternelle ! allez en Corse, la vertu c'est la vengeance de père en fils ! Oui, chacun accepte ce qui lui plait, et retranche ce qui le gêne. Il refait la loi de Dieu d'après son cœur, il la modèle sur sa vie, et alors il se déclare vertueux ! Amoin- drissement de la loi, appauvrissement des bonnes œuvres, second témoignage que ceux qui prétendent se sauver par les bonnes œuvres ne peuvent pas les accomplir, et qu'ils descendent vers la grâce.

Arrivés à ce point, les hommes, après avoir retranché l'intention et fait un choix parmi les œuvres, avaient cependant encore des œuvres morales à faire. Elles étaient pesantes, on ne les accomplissait pas toujours ; et

toutefois on voulait rester méritant. Il fallut donc imaginer un nouveau procédé. Comme les œuvres morales, même en s'en tenant à l'acte, étaient pénibles au cœur, on s'imagina que la peine qu'elles donnaient était agréable à la divinité, et que plus elles coûtaient de fatigues, plus elles étaient méritantes ; souffrir parut donc l'essentiel. Parvenus à ce point, il n'y avait plus qu'un pas à faire pour tomber dans un abîme. On avait dit : l'œuvre méritoire est pénible, et l'on en vint à dire : l'œuvre pénible est méritoire, imposons-nous donc des souffrances ; aimons-nous le repos ? imposons-nous des pèlerinages ; aimons-nous la bonne chère ? imposons-nous des jeûnes et des maigres ; la douleur nous répugne, infligeons-nous des flagellations. Comprenez-moi bien ; ce n'est pas une critique particulière du catholicisme que je fais ici. Non, je parle de l'humanité dans son ensemble. Voyez si l'on ne retrouve pas au loin ce que vous voyez au près. Vous avez, près de vous, couvents d'hommes et de femmes ; lisez les missions des jésuites en Chine et vous retrouverez, dans le céleste empire, couvents de femmes et d'hommes. Vous y retrouverez des jeûnes, des processions, des indulgences, si bien que les pères de la foi jugèrent que le plus simple serait de dire à ces païens qu'ils avaient la

même religion que les catholiques, qu'ils adoraient Jésus sans le savoir, et qu'il leur suffirait de changer le nom de leur divinité, pourvu qu'ils reconnussent l'autorité de son vicaire à Rome. Voyez, dans les premiers âges du catholicisme, des solitaires passant vingt ans sur une colonne et comparez-les avec ces fakirs, chez les bouddhistes, restant le bras tendu jusqu'à ce que ce bras tombe desséché; voyez près de vous des catholiques qui font les douze stations du calvaire sur leurs genoux; voyez au loin les païens qui font mieux..... qui font bien mieux, ou bien pire, car ils parcourent des lieues de distance en se couchant par terre pour se relever et se coucher encore, accomplissant ainsi un long pèlerinage! Ici on jeûne les quarante jours du carême; en Turquie on jeûne les quarante jours du ramadan, jeûne bien plus dur, car on ne mange qu'une seule fois par 24 heures. Est-ce assez? non, aux Indes, on jeûne jusqu'à ce que la mort s'en suive. Vous croyez beaucoup faire en portant un cilice, en vous donnant la discipline, désabusez-vous, les païens l'ont fait en tous les temps; et aujourd'hui encore, les adorateurs de Juggernaut vont tendre leurs bras et leurs jambes sous le char pesant de l'idole pour les faire écraser; ils se traversent le corps d'un croc de fer et se sus-

pendent ainsi dans les airs ! En voilà des souffrances ! en voilà des mérites ! en voilà du catholicisme rigide et conséquent ! Vous le voyez, c'est toujours et partout la douleur physique substituée à l'œuvre morale. Et comment en est-on venu à cette doctrine ? par le désir de racheter, au moyen des souffrances, la liberté de conserver sa passion. De là le carnaval suivi du carême, de là le brigandage de l'Italie dont on paye la dtme à la Vierge ; de là le maigre raffiné plus succulent que le gras ; de là les pèlerinages pour se guérir sans payer de médecin. De là mille modifications de la souffrance plus ou moins ingénieuses pour simuler la vertu ou racheter les fautes passées ou futures ! Nouveau témoignage que l'homme se sentant incapable de faire de vraies bonnes œuvres, descend encore d'un degré, et leur substitue des œuvres de souffrance ! Nouveau pas en arrière, nouvelle dégradation. Est-ce tout ? non, écoutez.

Ces bonnes œuvres étaient encore pénibles ; on a trouvé le moyen de les adoucir. Au lieu d'élever l'homme jusqu'à elles, ce sont elles qu'on a abaissées jusqu'à l'homme, et la piété rendue facile n'est pas une expression nouvelle dans le catholicisme. Les jeûnes sont-ils trop durs pour vous ? payez et vous en serez dispensés. Vous n'aimez pas le maigre ? Payez et vous

mangerez gras. Vous ne.... Mais je m'arrête, de crainte de paraître viser contre une doctrine particulière, quand je poursuis une erreur générale. Car ne croyez pas qu'il n'y ait de bonnes œuvres faciles que parmi nous. Non ; on trouve, en Algérie, des Bédouins un chapelet à la main ; au Caire des mouphtis répétant dix mille fois le nom de Dieu dans une heure ; sur telle montagne des Indes, un cylindre rempli d'oraisons écrites, mises en action par une aile de moulin à vent. Ne comprenez-vous pas cette dernière machine ? Sachez donc que ce sont des païens qui font réciter leurs prières par le vent, en raisonnant ainsi : ce qui plait à Dieu, c'est le bruit des lèvres, l'abondance des paroles. Or le vent faisant tourner la machine qui fait tourner les prières produit un bruit agréable au Seigneur ! Vous souriez de pitié ? Et cependant n'est-ce pas la même chose que ces prières latines incomprises, nombreuses, machinales ? N'est-ce pas toujours du bruit sans cœur, sans émotions, sans pensées ? Ne vaudrait-il pas autant faire dévider cent mille chapelets par une machine à vapeur ? Il est si vrai que ces prières romaines sont sans âme qu'on les impose par punition ! — Par punition ! quel épouvantable renversement du christianisme ! par punition, on prie Dieu ; par

punition, on lui demande de bénir; par punition, on appelle sur soi des bienfaits! la prière n'est plus un privilège, c'est un fardeau. Et l'on se fait un mérite d'un acte qui témoigne de notre indignité! C'est un mendiant fier d'avoir tendu la main! Est-ce le dernier degré d'abaissement? non.

Il restait encore un échelon à descendre pour anéantir les œuvres; on l'a descendu. Réciter des prières, se soumettre à des pénitences, à des jeûnes, était, sinon pénible, du moins ennuyeux; on imagina de se débarrasser tout à fait de ce soin en le confiant à d'autres et l'on fit exécuter des bonnes œuvres, pour son compte, par procuration! une classe spéciale d'hommes se chargea de cette fonction, et offrit ses sacrifices, ses souffrances, ses pèlerinages, ses oraisons à quiconque voudrait les payer. Ces hommes s'approprièrent le fonds des mérites de tous les saints, et puisant là sans argent, dirent au peuple : Venez, nous vous vendrons, à bon marché! mais laissons encore la question d'argent qui regarde l'exploiteur, tenons-nous-en à la question qui regarde l'exploité : l'homme se sentant de plus en plus incapable d'accomplir la bonne œuvre, même rendue facile, en vint à la faire accomplir par d'autres. De là ces pèlerins qui vont à la Mecque pour d'autres

musulmans ; de là des prêtres qui disent des messes à n'importe quelle intention, pourvu que ce soit l'intention d'un payant. Que restait-il de la bonne œuvre ? En la ruinant ainsi n'a-t-on pas proclamé la nécessité de la grâce ?

Ce que nous venons de dire ne s'applique pas seulement aux catholiques ; non, mais encore aux partisans de la religion naturelle. Eux aussi dégradent la loi morale, eux aussi la rapetissent jusqu'à la réduire à rien. Ceux-ci retranchent les devoirs envers Dieu et disent : Quel besoin Dieu a-t-il de nous et de nos adorations ? ceux-là retranchent les devoirs envers eux-mêmes et disent : Qu'importe au monde ce que je fais de moi et de mes biens, pourvu que je respecte la vie et les biens de mes frères ? Enfin d'autres arrivent à s'abriter derrière cette large et commode morale : « Je n'ai ni tué ni volé ; » on pourrait leur répondre : Vous êtes dignes de n'être ni galériens ni pendus ! mais n'avoir ni tué ni volé est-ce mériter le ciel et l'éternité ?

Au reste, catholiques et philosophes en conviennent quand on les presse. Les premiers disent : Jésus-Christ est notre Sauveur et les seconds ajoutent : Le Créateur est indulgent ; c'est-à-dire, qu'en définitive, tous en appellent à la grâce comme nous-mêmes !

Eh bien, me dira-t-on, de quoi vous plai-

gnez-vous puisque nous sommes d'accord ? Quelle différence y a-t-il entre vous et nous ? Quelle différence ? dites-vous ; la voici : c'est qu'en réclamant les bénéfices de la grâce, vous conservez l'orgueil des mérites. Le pardon de Christ est pour vous un complément, un appoint ; et vous n'en restez pas moins satisfaits de vous-mêmes, c'est-à-dire que vous voulez le profit de la grâce divine et la gloire de vos propres œuvres ; vous voulez le salut de Jésus-Christ sans lui devoir de la reconnaissance, sans vous humilier. Tandis qu'en même temps que le chrétien réclame le pardon, il se reconnaît pécheur, coupable, mauvais, digne de condamnation.

Vous demandez entre vous et nous quelle est la différence ? — C'est la différence entre ce pharisien d'un côté jeûnant deux fois par semaine, donnant la dîme de ses biens aux pauvres, mais si fier de toutes ces œuvres qu'il en méprise le genre humain et dit : Je ne suis pas comme le reste des hommes ! et d'autre part ce péager se frappant la poitrine et criant « Seigneur, aie pitié de moi, pécheur ! »

— C'est la différence entre l'enfant, prodigue en terre étrangère, mais revenant dire à son père « Je ne suis pas digne d'être appelé ton fils, traite-moi comme un esclave, » et

son frère aîné, homme rangé sous le toit paternel, mais en vue de l'héritage, se refusant un chevreau pour se divertir, mais reprochant à son père de ne pas le lui offrir, ayant horreur de l'inconduite de son frère, mais plus encore de la dépense occasionnée par son retour, et poussant la pruderie de la vertu jusqu'à censurer la tendre générosité d'un père envers un fils repentant! — C'est la différence entre les deux brigands suspendus à côté de Jésus, chargés des mêmes crimes, dont l'un impénitent se moque du Sauveur et dont l'autre humilié avoue ses crimes et s'écrie « Seigneur, souviens-toi de moi! » — Enfin c'est la différence entre Simon le magicien et Simon Pierre; le magicien voulant acheter le Saint-Esprit à prix d'argent pour le revendre à bénéfice, comme on vend une œuvre surrogatoire, et l'Apôtre s'indignant à cette proposition de vendre la grâce et répondant: « Périssent ton argent avec toi, si tu peux croire que le don de Dieu s'acquière à prix d'argent! »

En un mot c'est la différence entre l'orgueil et l'humilité; différence petite aux yeux de l'homme qui se contente de l'apparence, mais immense aux yeux de Dieu qui regarde à l'âme immortelle destinée à vivre auprès de Lui! Aussi l'Évangile offre-t-il à l'homme un

salut gratuit certain, complet, où les œuvres de l'homme n'entrent pour rien.

Donc, me dira-t-on, vous ne voulez pas des bonnes œuvres ? au contraire, c'est précisément parce que j'en veux de réelles que je parle ainsi. Vous, en demandant à l'homme de faire des bonnes œuvres avant que son cœur soit renouvelé par la joie du salut, que faites-vous ? Vous demandez à un arbre de produire des fruits avant qu'il soit planté. Tandis que l'Évangile sème l'amour dans le cœur par reconnaissance pour le salut afin de produire les bonnes œuvres. L'Évangile plante l'arbre par les racines et non par les branches.

Aussi qu'arrive-t-il dans toutes ces religions qui exigent des bonnes œuvres sous peine de damnation ? C'est qu'elles obtiennent des œuvres de peur !

Oui, la peur, voilà le grand mobile employé dans les fausses religions pour produire le bien ; la peur, voilà le grand secret des prêtres de mensonge pour entretenir leur influence et grossir leur fortune. Savez-vous pourquoi on condamne, dans l'église romaine, l'assurance du salut que proclame l'Évangile ? c'est parce qu'on veut entretenir et exploiter la peur de l'enfer chez le croyant. Pour vous en convaincre, demandez aux prêtres romains

quand on peut être assuré d'aller au ciel ? ils vous répondront : jamais ; bien que saint Paul ait dit : « Je suis assuré ! » C'est que l'apôtre Paul poussait à l'assurance du salut ceux dont il voulait réjouir le cœur et sanctifier la vie, tandis que les prêtres romains poussent à la peur du purgatoire afin d'avoir occasion de vous en délivrer par des messes payées. S'ils voulaient, du moins, nous fixer la durée de ce purgatoire ? mais non, ce serait mettre un terme à la peur, et dès lors à la généreuse piété des parents pleurant un mort. Si l'on vous disait : Le purgatoire durera pour votre père un million d'années, vous ne feriez pas dire vos quelques messes dans la pensée que leur petit nombre les rendrait presque inutiles. Si l'on vous disait : Il ne durera que huit jours ; vous ne les feriez pas dire non plus parce que vous seriez trop tôt rassuré. Ainsi rien de fixe, rien de certain, afin de vous exploiter le plus longtemps possible. La peur pendant la vie, la peur après la mort, toujours la peur. Voilà donc le grand secret du prêtre, pour arracher à l'homme de fausses bonnes œuvres.

Au contraire, le grand secret de Dieu pour en obtenir de réelles, c'est de faire naître en l'homme la foi jusqu'à l'assurance du salut ; Dieu réjouit le cœur afin d'en obtenir des

œuvres faites avec plaisir ; il nous donne en même temps pardon, Saint-Esprit, ciel, éternité, amour, bonheur, afin qu'à notre tour, saintement émus de reconnaissance, nous devenions capables d'aimer et de nous dévouer, non par calcul d'esprit, mais par élan de cœur. Jésus ne dit pas au brigand qui le prie : Tremble, tu vas traverser le purgatoire ; tremble, et fais dire des messes. Non ; mais il lui dit : « Aujourd'hui tu seras dans le Paradis » l'entendez-vous ? non pas dans le purgatoire ; mais dans le Paradis ! non pas demain, mais aujourd'hui ! et Jésus le dit non pas à un petit pécheur, mais à un brigand ! Si Dieu met un scélérat repentant dans le Paradis, qui donc mettra-t-il dans le purgatoire ? Seraient-ce les saints ?

Oui, Dieu nous demande de nous confier en sa miséricorde toute gratuite, jusqu'à ce qu'elle produise en nous une pleine assurance de notre salut. Dès que Dieu veut renouveler notre cœur par les joies de la reconnaissance, il faut qu'il nous donne un bien que nous ne puissions plus perdre, un Ciel dont on ne puisse pas nous chasser, un amour infatigable, une vie sans fin, et c'est quand nous nous sentons assurés de tous ces biens imperdables, que nous tressaillons de joie et nous écrivons avec Paul : « Qui nous séparera de

« l'amour de Christ? Rien, car nous sommes  
« assurés que ni la mort, ni la vie; ni les  
« anges ni les principautés; ni les choses pré-  
« sentes, ni les choses à venir, ni aucune créa-  
« ture ne pourra nous séparer de l'amour que  
« Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ. »

Oui, voilà la pensée qui fait la paix, la joie du chrétien; et qui, dès lors le soutient dans ses efforts pour sanctifier sa vie; c'est la ferme assurance que Dieu l'a aimé, sauvé, doté du Ciel et de l'éternité. Aussi ce chrétien fait-il ses bonnes œuvres avec plaisir; ou plutôt il les fait sans y penser, sans les compter, regrettant de n'en pas faire davantage et regardant comme un privilège de concourir à l'accomplissement de la volonté de son Dieu. Le désir de faire de bonnes œuvres le possède si complètement qu'il n'aperçoit plus celles qu'il accomplit, ou du moins qu'il n'est sensible qu'à leur petit nombre et à leur imperfection; en sorte que la grâce qui lui donne le ciel, non-seulement produit en lui des œuvres saintes, mais encore et surtout l'humilité qui pousse au désir d'en faire davantage et de plus grandes.

Admirable sagesse de Dieu qui semblait dispenser des œuvres par la grâce, et qui se trouve en avoir rendu capable le pécheur pardonné et croyant! admirables pensées, dit

**Paul, qui ne seraient jamais montées au cœur naturel de l'homme, mais que Dieu a révélées par son Esprit à ses bien-aimés.**







## LA MESSE MENDIÉE.

---

Madame Dorville, jadis riche et fêtée, aujourd'hui pauvre et oubliée, veuve depuis quelques jours, venait de recevoir la nouvelle, par un soldat revenu d'Afrique, que son fils unique percé d'une balle sur le champ de bataille, avait été enlevé par les Bédouins qui, sans doute, l'avaient achevé sous le yatagan. Désolée de cette mort, la pauvre mère eut le désir de faire dire une messe pour soulager l'âme de son cher enfant. Mais, hélas ! elle était si pauvre qu'à peine elle avait pu payer le médecin qui avait soigné son mari et le prêtre qui l'avait enterré. Toutefois, madame Dorville prit courage et vint consulter M. le curé.

— Faites dire une messe mendiée, lui dit celui-ci.

— Qu'est-ce cela ?

— Voici : si vous aviez de la fortune, vous payeriez quelques messes qui sans doute seraient agréables à Dieu ; mais après tout, cela ne vous coûterait que de l'argent. Tandis que si vous achetez cette messe au prix d'un peu de honte, elle en vaudra bien plus aux yeux du Seigneur. Allez donc de porte en porte, priez chacun de vous donner un sou, et quand vous en aurez vingt, apportez-les-moi, et je célébrerai l'office divin pour tirer votre fils du purgatoire. Voilà ce qu'on appelle une messe mendée.

La pauvre mère ne voyait qu'une chose : soulager l'âme de son enfant, et habituée à regarder la souffrance comme un moyen de plaire à Dieu, elle goûta fort le raisonnement du prêtre, et se décida d'autant plus vite à suivre son conseil que, plus pénible à son amour-propre, elle le crut plus méritant.

Elle se mit donc en route pour aller mendier, sou par sou, la messe qui devait tirer son fils bien-aimé du purgatoire.

Avant d'aller plus loin, il sera bon de dire qu'un missionnaire protestant était venu depuis quelque temps s'établir dans cette ville, qu'il y prêchait contre les doctrines de l'église romaine et que la population, assez peu satisfaite de son curé, était accourue pour entendre le prédicateur. La veille, il avait parlé contre

le sacrifice de la messe, en sorte que ses auditeurs avaient aujourd'hui la tête remplie de ses arguments.

Madame Dorville vint donc frapper d'abord à la porte du médecin.

— Je mendie, lui dit-elle en entrant, une messe pour tirer mon fils du purgatoire.

— Et qui vous dit que votre fils soit en purgatoire ?

— C'est monsieur le curé.

— Et comment sait-il qu'il n'est pas en enfer ?

— Que dites-vous, mon Dieu !

— Ou bien, comment sait-il qu'il n'est pas en Paradis ?

— A la bonne heure ! mais en tout cas il est toujours plus prudent de faire dire la messe.

— En effet, cela ne peut pas lui faire du mal. Cependant, écoutez. L'été dernier, les agriculteurs de Villefranche, désireux d'avoir un beau soleil pour mûrir leurs blés, eurent l'idée de faire dire une messe à cette intention. Le même jour les meuniers des environs vinrent demander le même service à M. le curé pour obtenir la pluie qui, en grossissant le ruisseau, devait faire tourner leurs moulins ; le curé prit l'argent des agriculteurs et celui des meuniers, et chanta deux messes pour ob-

tenir à la fois la pluie et le beau temps. Croyez-vous que Dieu ait répondu à ces deux intentions ?

Madame Dorville comprit qu'il n'y avait rien à attendre du médecin, et sans même formuler sa demande, elle passa chez le voisin. Quand elle eut exposé l'objet de sa visite :

— Votre fils, dit celui-ci, a-t-il été baptisé ?

— Oui.

— Et que produit le baptême, selon notre curé ?

— Il efface les péchés.

— Bien. Ensuite votre fils croyait-il en Jésus-Christ ?

— Sans doute, puisqu'il était chrétien.

— Et à quoi sert de croire en Jésus-Christ toujours d'après notre curé ?

— A nous obtenir le pardon de nos péchés.

— Bien ; voilà donc votre fils deux fois pardonné ; votre fils, après s'être confessé, a-t-il jamais reçu l'absolution ?

— Certainement.

— Voilà donc votre fils trois fois pardonné.

— N'a-t-il pas aussi communie ?

— Il a fait du moins sa première communion.

— Et cette communion quel en est le fruit, encore d'après notre curé ?

— D'accomplir le sacrifice de Jésus-Christ, ce qui, comme le reste, efface nos péchés.

— Voilà donc votre fils quatre fois sauvé. N'a-t-il pas aussi reçu l'extrême-onction en mourant ?

— Je n'en sais rien.

— Supposons que cela soit, puisque cela peut être ; donc votre enfant est cinq fois pardonné de ses péchés. Et vous voudriez encore faire dire une messe pour sauver celui qui a été cinq fois sauvé ? Ne voyez-vous pas que c'est absurde et que si un seul de ces six saluts est bon, les cinq autres ne valent rien ? Croyez-moi ; ou plutôt, croyez-en l'Évangile qui dit : « Que nous sommes sauvés par la foi en Jésus-Christ.

— Il ne faut donc pas se faire baptiser ?

— Si bien ; mais le baptême est un symbole du noïement de nos péchés par le Saint-Esprit, ce n'est pas le nettoyage lui-même.

— Il ne faut donc pas communier ?

— Je ne dis pas cela ; mais la communion n'est qu'un mémorial de la mort du Sauveur des croyants.

— Il ne faut donc pas recevoir l'absolution du prêtre ?

— Mieux vaut celle de Dieu.

— Il ne faut donc pas recevoir l'onction de l'huile sainte ?

— Je préfère l'onction du Saint-Esprit. En tous cas il n'y a pas six saluts : le premier dans le baptême, le second dans la foi, le troisième au confessionnal, le quatrième dans la communion, le cinquième dans l'extrême-onction, le sixième dans la messe. Il n'y a qu'un salut, mais grand, magnifique, suffisant pour vous, pour moi, pour votre fils, pour le monde entier du commencement à sa fin.

— Quel est-il ?

— Jésus mourant sur la croix pour les croyants.

— Où donc est mon fils ?

— En enfer, s'il est mort impénitent, en Paradis s'il a cru.

— Qui donc est en purgatoire ?

— Personne.

— A quoi donc sert la messe ?

— A rien.

— Pour qui donc l'a-t-on établie ?

— Pour les vivants et non pour les morts.

— Quels vivants ?

— Allez le demander à notre curé. Et parlant ainsi le voisin du docteur salua la veuve et se retira.

D'un pas déjà plus lent madame Dorville se présente à la porte d'un marchand de vin, et comme aux autres lui demande un sou pour

faire offrir le sacrifice du corps de Jésus-Christ.

— C'est le sacrifice de l'hostie, que vous voulez dire ?

— Eh bien, oui : l'hostie, c'est Jésus-Christ.

— Non ; l'hostie c'est l'hostie.

— Mais ne savez-vous pas que par un miracle le pain est changé en le corps du Sauveur ?

— Par un miracle ? dites-vous ; mais comment savez-vous qu'un miracle est réellement opéré ? Le pain ne garde-t-il pas la forme du pain, la couleur du pain, le poids du pain, le goût du pain ? Comment dites-vous donc qu'il se transforme en corps de Jésus-Christ ?

— Il y a miracle, je vous dis.

— Dites donc qu'il y a absurdité. Si par la consécration du prêtre le pain changeait de forme, de couleur, de poids et de goût, c'est alors qu'il y aurait miracle. Mais non, rien de tout cela. Comment donc puis-je savoir que le miracle a eu lieu ? tout ne me dit-il pas le contraire ? quand Jésus-Christ faisait un miracle, ce miracle frappait tous les yeux : les malades étaient guéris, les morts ressuscités. La preuve était là, sous les yeux, dans la main. Tenez, dit le marchand, en présentant à madame Dorville un verre qu'il remplit d'eau ; goûtez cela.

— C'est de l'eau, dit la veuve après y avoir porté les lèvres.

— Maintenant goûtez ceci, dit l'autre, en lui versant du vin dans un second verre.

— C'est du vin, dit-elle après sa même expérience.

— Eh bien, reprit le marchand de vin, si aux noces de Cana, quand Jésus eut donné l'ordre de servir de l'eau, changée en vin, les convives avaient trouvé à cette boisson le goût de l'eau, croyez-vous qu'on eût crié au miracle ?

— Non.

— Pourquoi donc tout le monde fut-il étonné ?

— C'est que l'eau changée en vin en avait pris la couleur et le goût bien que Jésus n'en eût rien dit.

— Eh bien, voilà précisément la différence entre Jésus-Christ et le curé. Jésus-Christ fait le miracle et n'en parle pas, tandis que le curé en parle et ne le fait pas. Pour moi je croirai à la transsubstantiation quand le prêtre viendra me dire que son jus de la vigne a pris le goût du sang, comme l'eau de Cana avait pris le goût du vin.

La pauvre femme comprit après ces trois visites, qu'il ne suffisait pas de demander son sou, qu'il fallait encore justifier la messe, et avant de passer dans une autre maison elle

chercha, dans sa mémoire, quelques bonnes raisons en faveur de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'hostie. Ce qui se présenta tout d'abord à son esprit fut une histoire miraculeuse bien connue du lecteur.

— Un jour, dit-elle, après avoir exposé l'objet de sa visite à la nouvelle personne chez laquelle elle se trouvait, un jour, un juif voulut se procurer une sainte hostie pour se venger sur elle de tous les affronts que les chrétiens lui faisaient subir à lui-même. Il fit donc marché avec un jeune communiant qui retira l'hostie de sa bouche et la lui remit en secret. Le juif prit un canif, perça l'hostie avec colère et resta stupéfait quand il vit le sang en jaillir!

— Et moi, dit la personne qui écoutait madame Dorville, je veux vous raconter une histoire qui ressemble à la vôtre, bien qu'elle en diffère sur un point. Un jour un juif, pour se venger des mépris que les chrétiens lui faisaient subir, fit un marché avec un autre jeune communiant qui lui remit également l'hostie. Il la prit, lui donna un coup de canif... et l'hostie se trouva partagée en deux morceaux ; il la soula aux pieds et l'hostie en fut salie ; il la ramassa, la brûla et l'hostie partit en fumée. Mon histoire est-elle moins probable que la vôtre ?

— Non.

— Bien ; mais ne nous contentons pas de probabilités ; voici des faits pris dans l'histoire et que personne n'a jamais contestés : Un jour un pape, Victor III, après avoir bu au calice de la messe, se trouva empoisonné. Une autre fois un empereur, Henry VII, après avoir avalé l'hostie, éprouva le même désagrément. Or croyez-vous que le sang et la chair de Jésus-Christ soient des poisons ? Comment, si le pain et le vin ont été changés en chair et en sang, le poison ne l'a-t-il pas été aussi ? Et en supposant que le poison ne pût pas être transformé et qu'il fût resté poison, comment se fait-il qu'il ait pénétré le corps et le sang du Sauveur après la transformation, comme avant, il avait pénétré le pain et le vin ?

— C'est égal, dit la veuve qui tenait à sa messe et qui cherchait d'autres arguments ; l'hostie peut faire du mal au corps, tout en faisant du bien à l'âme.

— J'en doute ; en tous cas, écoutez une dernière histoire. Un fanatique s'imagina qu'il ferait une bonne œuvre en tuant son roi ; mais afin de mourir en état de grâce, il voulut d'abord prendre la communion ; ensuite il vint enfoncer le poignard dans le sein de Sa Majesté. Cet homme avait agi avec une bonne intention, le sacrement lui avait été administré selon la règle ; comment donc Jésus-

Christ qu'il venait de manger n'a-t-il pas éclairé, changé son âme? Prétendriez-vous que le Sauveur approuvait un assassinat?

— Non sans doute.

— Vous voyez donc bien que l'hostie n'avait eu aucune action sur son âme par la raison bien simple qu'elle n'était pas Jésus-Christ lui-même; mais simplement un pain à cacheter!

— Quatre et cinq, se dit la pauvre mère; en voilà cinq qui me refusent! Que dire aux autres? Ah! je me rappelle mon catéchisme, et la veuve vint cette fois triomphante chez un boulanger.

— Qu'est cela? dit-elle en prenant en main un morceau de pain.

— C'est du pain, dit le boulanger.

— Et si je vous disais que c'est le corps de Jésus-Christ?

— Je ne le croirais pas.

— Mais si Jésus-Christ lui-même venait vous le dire?

— Je le croirais.

— Eh bien, Jésus-Christ en présentant du pain à ses apôtres, leur a dit : « Ceci est mon corps. »

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Cela prouve qu'il faut que vous me donniez un sou pour faire dire une messe, car

le prêtre pour tirer mon fils du purgatoire prendra une hostie et dira : Ceci est le corps de Jésus-Christ ; il offrira le sacrifice et mon fils sera sauvé !

— Oh ! oh !

— Niez-vous donc que Jésus-Christ ait dit en parlant du pain : « Ceci est mon corps ? »

— Non, je ne le nie pas, je le crois même mieux que vous ; mais autrement que vous. Toutefois je veux admettre que Jésus-Christ se portât lui-même dans sa main et que le morceau de pain qu'il avait alors entre ses doigts fut bien en effet son propre corps. J'en conclus que l'hostie de votre prêtre n'est pas le corps de Jésus-Christ.

— Comment cela ?

— C'est tout simple : puisque le corps de Jésus-Christ était le morceau de pain qui existait il y a dix-huit siècles, à Jérusalem, dans les mains du Sauveur, et qui fut mangé par les apôtres, ce ne peut donc pas être en même temps un autre morceau de pain, existant en 1855, dans notre ville, tenu par notre curé et mangé par lui-même. Vous voyez que je prends les paroles de Jésus-Christ encore plus à la lettre que vous-même.

— Je ne comprends pas bien.

— Écoutez, dit le boulanger en prenant le morceau de pain des mains de la vieille,

voilà du pain; je le mange (et il le mangea). Maintenant si dans deux mille ans d'ici un autre boulanger présentant un autre morceau de pain, à une autre femme, lui disait : C'est le même morceau que mon confrère a mangé il y a deux mille ans, le croiriez-vous ?

— Non; mais Jésus-Christ a dit : « Ceci est mon corps. »

— Eh ! c'est précisément parce qu'il l'a dit du morceau de pain qu'il tenait alors dans la main que je ne dois pas le penser d'un autre morceau de pain que tient le curé deux mille ans plus tard ! Vous voyez donc que je m'attache plus que vous aux paroles de Jésus-Christ. Il a dit : « Ceci est mon corps ; » rien de plus ; je répète c'était son corps, et rien de plus. Quand vous me montrerez qu'il a ajouté : les hosties consacrées par les prêtres seront aussi mon corps, je le croirai également.

— Mais cela va sans dire, et le catéchisme l'interprète ainsi.

— Ah ! il s'agit d'interpréter ? Dans ce cas, je vous apprendrai qu'un autre catéchisme l'interprète autrement, et dit que le pain n'est pas le corps, mais qu'il représente le corps de Jésus-Christ, et pour dire toute ma pensée c'est ce que je crois. Avec cette interprétation du moins plus d'absurdité, ni dans les paroles de Jésus, ni dans la communion qui devient

un simple mémorial de la mort de notre divin Sauveur. Dès lors tout est simple, tout est raisonnable : il peut exister des millions de mémoriaux du corps de Christ, mais il ne peut exister qu'un corps de Jésus-Christ, comme on pourrait faire imprimer des millions de portraits de vous-même et qu'il ne peut pas exister deux vous-mêmes !

— Mais si Dieu fait un miracle ?

— Ceci ne serait pas un miracle, ce serait une contradiction. Dieu peut bien transformer une chose en une autre ; mais il ne peut pas faire qu'une chose soit et ne soit pas ; qu'un objet soit blanc et noir en même temps ; qu'un homme soit tout entier à Paris et tout entier à Rome en même temps ; donc le corps de Jésus ne peut pas être tout entier dans chacune des hosties qu'on a déjà mangées, qu'on mange encore, et qu'on mangera plus tard. Vous pourriez dire tout au plus qu'un petit fragment de ce corps se trouve ici et les autres là, ce que votre curé repousse lui-même le premier.

— Mais Jésus-Christ, reprit la veuve en se tournant vers la boulangère qu'elle supposait plus traitable que son mari, Jésus-Christ n'a-t-il pas dit ailleurs : « Je suis le pain de vie ? »

— C'est vrai, répondit la boulangère, mais

alors il y a double difficulté : une fois Jésus-Christ, en montrant du pain, dit que c'est son corps ; une autre fois, en parlant de sa chair, il dit qu'elle est du pain ; tantôt c'est le pain qui devient chair, tantôt c'est la chair qui devient pain. Voyons, choisissez : lequel des deux est la vérité ? Le pain est-il devenu Jésus-Christ ou Jésus-Christ est-il devenu pain ?

— Six et sept, se dit la pauvre femme en se retirant ; au lieu de sept sous, voilà sept raisons pour ne pas obtenir les treize autres. N'importe, puisque monsieur le curé dit qu'il faut s'humilier, allons jusqu'au bout. Elle entra donc dans une autre maison de ses amis où elle trouva toute la famille à table.

— Soyez la bienvenue, lui dit le père, prenez une chaise et mangez un morceau avec nous.

— Non, dit la veuve, j'aimerais mieux que M. le curé se mit à la table du Seigneur, c'est-à-dire qu'il chantât une messe pour mon fils défunt.

— Mais quel rapport voyez-vous entre la Cène du Seigneur et la messe du curé ? quant à moi tout m'y paraît différent. Jésus était assis à table, le prêtre est debout à l'autel. — Jésus rompait le pain, le prêtre donne l'hostie tout entière. — Jésus distribuait la coupe,

le prêtre y boit tout seul ; et même malgré l'ordre du Sauveur qui dit à ses disciples : « *Buvez-en tous,* » M. le curé en boit tout seul ! — Jésus prit la Cène le soir, le prêtre ne peut dire la messe que le matin. — Jésus parla dans une langue vivante comprise de tout le monde, le prêtre dit la messe dans une langue morte qui n'est comprise de presque personne, et comme s'il avait peur d'être entendu des quelques assistants qui savent le latin, il a soin de chanter au lieu de parler tout simplement ! — Jésus fit communier après avoir soupé, le prêtre doit communier à jeun. — Jésus but le vin pur, le prêtre y mêle de l'eau. — Jésus en mangeant regarda ceux qui étaient à table, le prêtre tourne le dos au peuple. — Enfin Jésus termine en se faisant le serviteur de ses apôtres puisqu'il leur lave les pieds, tandis que le prêtre se fait servir par ceux qui l'entourent. J'ai dit ce que faisait Jésus et que ne faisait pas le prêtre ; que serait-ce si maintenant je disais ce que fait le prêtre et que ne fit pas Jésus ! Ces signes de croix, ces promenades, ces baisers, ces saluts, ces bras levés, ces genoux ployés !

Mais je m'arrête, car je n'en finirais pas, et je termine par cette réflexion : Croyez-vous que si ceux qui furent présents au souper du Seigneur revenaient aujourd'hui sur

la terre assister à une messe, ils reconnussent ce repas si simple dans cette cérémonie si bizarre ?

— Ainsi, selon vous, Jésus n'a jamais dit la messe ?

— Non ; ni Jésus-Christ, ni les apôtres, et le protestant nous disait hier que le cardinal Bellarmin en convient lui-même en ces mots : « Le Seigneur n'a point fait cette oblation ni même les apôtres au commencement. »

— Ce qui m'a le plus frappée, dit la mère de famille, dans sa prédication, c'est ce passage de l'Évangile où il est dit que « sans effusion de sang il n'y a pas de rémission des péchés. » Ainsi puisque la messe est un sacrifice non sanglant elle n'efface pas les péchés.

— Et moi, dit sa fille, j'ai trouvé bien plus remarquable cette parole de Jésus-Christ : « Si l'on vous dit que Christ est dans de petits cabinets ne le croyez pas. » N'est-ce pas admirable que de voir Jésus-Christ prédire juste les petites niches où l'on met les hosties afin de nous prémunir contre l'idolâtrie de la présence réelle en nous disant : n'y croyez pas ?

— Pour moi, dit la servante, j'ai trouvé bien plus étonnante encore cette déclaration de saint Pierre parlant de Jésus-Christ : « Il faut que le ciel le contienne jusqu'au rétablissement de toutes choses. » Si le ciel con-

tient Jésus-Christ, Jésus-Christ n'est donc pas sur la terre. Le prédicateur faisait remarquer que Pierre ne dit pas seulement que Christ est au ciel, mais que le ciel le contient, le renferme. C'était sans doute encore une parole préparée dans l'Évangile pour détruire la superstition future de la messe.

— Mais, reprit le père, le plus curieux selon moi c'est la ressemblance du sacrifice de la messe avec certains sacrifices païens. Attendez, je vais vous lire quelques lignes d'une petite brochure qu'il m'a donnée, intitulée *Rome païenne*. Voyons ; sur cette page il est parlé d'un sacrifice offert par les prêtres idolâtres ; il consistait à présenter un petit pain rond. Plus bas il est dit que quelques-uns allaient jusqu'à dire qu'en mangeant ce pain, ils mangeaient leur Dieu, pensée qui fait horreur même au païen Cicéron. Ah ! voici le passage que je voulais vous lire :

« Alexandre d'Alexandrie nommait ce sacrifice institué par Numa sacrifice non sanglant. Voici quelques détails sur la manière dont les sacrifices étaient offerts en général ; la description que nous allons donner est composée de plusieurs passages pris çà et là dans les auteurs païens, et réunis pour donner au lecteur une idée plus juste de l'ensemble. Le sacrifice devait se

« célébrer avant midi, la matinée étant re-  
« gardée comme un temps plus favorable.  
« Le prêtre commençait par se couvrir d'une  
« robe blanche nommée *alba* et d'une tunique  
« de couleur ; sa tête était rasée, sa poitrine  
« couverte d'un pectoral ; il portait un voile  
« nommé *amict*. Après s'être lavé les mains,  
« le prêtre ainsi vêtu faisait le tour de l'autel  
« en s'inclinant, et venait se placer en face  
« du peuple qui assistait au saint sacrifice. »

Étourdie de tout cela et déjà ébranlée dans sa foi, la pauvre veuve vint retrouver M. le curé et lui fit part de tout ce qu'elle avait entendu.

— Laissez-les dire, interrompit le prêtre, ce sont des hérétiques.

— Mais cependant si la messe ne signifie rien ?

— Ne signifie rien ? dites-vous ; mais au contraire, tout y a une signification profonde.

— Vraiment ?

— En vérité.

— En sorte que lorsque vous levez les bras, ployez les jambes, cela signifie quelque chose de profond ?

— Oui. Il y a bien plus : tous les objets sacrés dont je me sers ont un sens mystérieux.

— Bah !

— Oui !

— J'aimerais bien connaître tout cela.

— Eh bien ! écoutez, dit le curé qui devenait d'autant plus complaisant qu'il commençait à craindre de perdre encore une brebis ; écoutez. Le prêtre sortant du lieu où il s'habille, rappelle Jésus-Christ sortant du sein virginal de Marie. Le prêtre lit l'Évangile étant tourné vers le nord, parce que la bise vient de ce côté et qu'elle représente le diable auquel on livre bataille par cette lecture. Le prêtre brise l'hostie en trois morceaux : le premier pour le ciel, le second pour le purgatoire et le dernier pour la terre. Les cierges rappellent que Christ est la lumière du monde ; l'autel est de pierre parce que Christ est la pierre fondamentale de l'Église. Des deux cornes de l'autel, l'une signifie les juifs et l'autre les gentils ; ainsi quand le prêtre porte le missel d'un coin de l'autel à l'autre c'est pour faire comprendre que l'Évangile a été transporté de la nation juive aux nations païennes, et ce missel est placé sur un coussin parce que Jésus a dit « Mon joug est doux et mon fardeau léger. » Le prêtre tourne le dos au peuple parce que Dieu dit à Moïse : Tu me verras par derrière. A la messe épiscopale l'évêque porte des gants parce que Jacob reçut la bénédiction de son père ayant les mains couvertes de peau de chevreau, et s'il porte des bagues c'est qu'il est l'époux de l'Église.

Les deux cornes de sa mitre rappellent que la face de Moïse était cornue...

— Oh ! que c'est joli, dit madame Dorville, avec un sourire que le curé prit pour de l'approbation.

— Oui, continua-t-il, tout a un sens mystique dans nos églises, jusqu'aux cloches qu'on place bien haut comme signe d'une haute intelligence, et le battant de la cloche, c'est la langue du prédicateur.

— Bien, dit la veuve qui parut frappée d'une pensée soudaine, je reviendrai.

— Et la messe ?

— Nous verrons.

— Je vous la dirai à crédit ?

— Non, ce n'est pas nécessaire.

— Eh bien, gratuitement ?

— Merci, je n'en veux pas encore.

— Pourquoi ?

— J'ai mon idée.

— Seriez-vous aussi devenue hérétique ?

— Pas encore.

— En tous cas, je dirai la messe à votre intention.

— Quoi ! alors même que je n'en veux pas ?

— L'intention du prêtre suffit.

— L'intention du prêtre me fera du bien malgré moi, malgré mon incrédulité ?

— L'intention du prêtre suffit.

— Et ce matin la mienne ne suffisait pas, il fallait encore la vôtre, en sorte que le prêtre sauve le fidèle malgré lui et que le fidèle ne peut pas se sauver sans le prêtre ! Un méchant peut ainsi être sauvé sans y songer et un pécheur repentant ne le peut pas s'il ne vous platt pas de l'aider ! Dieu ne se laisse pas fléchir par la prière du fidèle ; mais il doit obéir à la parole du prêtre ! Je vous avoue, M. le curé.... bonsoir.

Une idée avait traversé la tête de cette bonne mère ; elle vint trouver le prédicateur protestant dont on parlait tant depuis quelques jours.

— Monsieur, lui dit-elle en entrant, je sais que vous ne croyez pas à la messe.

— C'est vrai.

— A quoi donc croyez-vous ?

— Au grand et unique sacrifice de Jésus-Christ mort pour expier nos péchés.

— Mais la messe ne pourrait-elle pas être une répétition de ce sacrifice ?

— Non, car il est dit dans l'Écriture sainte que Jésus-Christ s'est offert une seule fois ; et quant aux sacrifices offerts plusieurs fois par les hommes, la même Bible dit qu'ils ne peuvent jamais ôter les péchés.

— Ainsi la mort de Jésus a effacé mes péchés comme ceux des apôtres ?

— Sans doute, si vous croyez en Jésus-Christ?

— Tous mes péchés?

— Tous vos péchés!

— Grands et petits?

— Il n'y a pas de petits péchés devant Dieu, mais tous sont pardonnés au croyant.

— A quelle condition?

— Je vous le dis, à la simple condition de croire en Jésus-Christ.

— Ainsi dans ce moment je suis sauvée?

— Oui, si vous croyez.

— Oh! si mon fils n'était pas mort, comme je lui dirais tout cela!

Le lendemain, la pauvre veuve était tout occupée de ce qui s'était passé la veille et elle pleurait sur son enfant lorsqu'on vint frapper à sa porte; une voix connue l'appelle : « Ma mère, ma mère! »

— C'est lui! c'est lui! Tu n'étais donc pas mort? ou bien es-tu ressuscité?

— Ni mort, ni ressuscité; seulement j'ai passé un mois chez les Bédouins avec une balle dans le corps.

— Oh! embrasse-moi, embrasse-moi encore; je crois que j'en mourrai de bonheur! Il faut que j'aie le dire à tout le monde, même au curé!

La mère n'y manqua pas, une heure après

elle était au presbytère ; le prêtre en la voyant entrer ne douta pas qu'elle ne fût revenue à de meilleurs sentiments.

— Eh bien, dit-il, j'ai chanté la messe et votre fils est sorti du purgatoire !

— Vraiment ?

— Sans doute !

— Mon garçon, dit la mère, remercie M. le curé !



## LA BOUTIQUE ROMAINE.

---

Les protestants disent que les messes ne sont bonnes à rien ; les catholiques prétendent qu'elles sont bonnes à tout. Qui a raison ? on le verra par le récit suivant.

Dans je ne sais plus quel village vivait un bon curé, bon dans ce sens qu'il s'efforçait de plaire à tout le monde. Jamais il ne laissait personne dans l'embarras. Un paroissien réclamait-il une dispense ? une dispense était accordée. Un autre voulait-il une messe ? la messe était dite ; et qui plus est, à qui désirait la pluie, la pluie était promise ; à qui souhaitait le beau temps, le beau temps était assuré. Seulement la pluie de l'un arrivait quand aurait dû venir le soleil de l'autre ; mais enfin avant ou après son tour chacun était servi.

Un jour donc qu'il était assis au coin de son feu, le curé vit entrer une jeune paysanne

la figure rouge et la démarche embarrassée.

— Approchez, mon enfant, lui dit-il avec bonté, qui vous amène ?

— M. le curé, je viens vous demander un service. Je suis bien malheureuse....

— Et qu'avez-vous ?

— Un grand chagrin !

— Lequel ?

— Je n'ose pas le dire.

— Mais alors que puis-je faire pour vous ?

— On dit comme ça que les messes portent bonheur, et si vous pouviez en dire une à mon intention ça ferait peut-être arriver mon désir.

— Mais quel désir ?

— Je ne puis pas le dire.

— Pourquoi ?

— C'est un secret de famille....

— Ah ! c'est bien différent.

— Vous pouvez donc tout de même dire une messe pour mon affaire ?

— Sans doute.

— Et ça fera réussir ce que je veux ?

— C'est possible. Nous appelons cela une messe à l'intention du donateur.

— Oh ! que je suis contente ! c'est juste ce qu'il me faut : une messe pour mon intention.

— Vous n'en voulez qu'une ?

— Une, pourvu qu'elle soit bonne. Est-ce que deux valent mieux qu'une ?

— Certainement.

— Et quatre mieux que deux ?

— Il n'y a pas de doute.

— Mais alors, M. le curé, si quatre messes font que la chose arrive, une seule n'en fait arriver que le quart ? ainsi mon affaire n'est pas sûre avec une seule messe ?

— C'est vrai, quatre valent bien mieux.

— Eh bien, soit, voilà quatre francs.

— C'est bien.

— Bonsoir, M. le curé.

— Bonsoir.

La jeune fille, venue toute triste, s'en alla toute joyeuse ; et M. le curé, homme d'ordre, ferma l'argent et inscrivit sur son registre quatre messes à dire à l'intention du donateur.....

La jeune paysanne sortait quand entrèrent quatre bons campagnards, dont le plus hardi s'avança le chapeau à la main et les bras pendants :

— Bonjour, gros Jean, comment ça va ?

— Pas mal quant à moi, mais pour le temps ça ne va pas.

— Comment ça ?

— Oui, nos foins pourrissent sur place ; depuis un mois, nous avons un temps humide quand il nous faudrait de la chaleur.

— Eh bien, le remède est connu, faites dire des messes.

— C'est pour ça précisément que nous sommes ici. Nous venions vous demander des messes pour avoir enfin quelques semaines de beau temps.

— Volontiers, volontiers.

— Mais voyez-vous, M. le curé, il faut que ça dure un peu.

— Sans doute.

— Et que ça ne se fasse pas attendre.

— Je comprends.

— Eh bien, c'est entendu.

— Oui.

— A quand la messe ?

— A demain.

— Et le beau temps ?

— Le plus tôt possible.

— Bon. Adieu, M. le curé.

— Mais dites donc, vous oubliez.....

— Quoi ? mon parapluie ?

— Non, mais de payer.

— Oh ! c'est juste. Combien que ça coûte ?

— Vous êtes quatre, une pour chacun, ça fait six francs.

— C'est pas cher, M. le curé ; mais pour nous, voyez-vous, c'est beaucoup, et nous avions pensé que vingt-cinq sous chacun ça faisait tout juste la pièce ronde.

— Bah ! Va pour cinq francs, donnez.

— Voilà ; bonsoir, M. le curé.

— Bonsoir, mes amis.

Les paysans sortirent, mais presque aussitôt gros Jean rentra pour dire au curé :

— Rappelez-vous bien que c'est pour tout de suite ?

— Oui, oui.

— Et que ça doit durer un peu.

— Oui, tant que ça pourra.

— Au revoir.

— Au revoir.

Cette fois pour tout de bon gros Jean partit et ne revint plus. En descendant l'escalier, il rencontra tous les meuniers de son village qui **montaient chez le curé. Quatre meuniers !** ça lui parut drôle ; mais enfin il pensa que c'était peut-être la fête de leur patron, et sans autre information, il les salua sans les arrêter. Les meuniers entrent donc auprès du curé qui les reçut de son mieux et commença la même répétition.

— Bonsoir, M. le curé.

— Bonsoir, mes amis, comment ça va ?

— Pas mal, si le moulin voulait tourner.

— Et pourquoi ne tournerait-il pas ?

— Il n'y manque que de l'eau.

— Il faut ouvrir l'écluse.

— Oui, mais la rivière est à sec.

— Détourner les rigoles qui viennent de la montagne.

— Les rigoles ont tari bien avant la rivière.

— Eh bien, il faut attendre.

— Il y a deux mois que nous attendons.

— Vraiment ? et vous ne voyez pas quelque autre moyen de vous tirer d'embarras ?

— La pluie.

— C'est juste, je n'y avais pas pensé.

— C'est pour ça que nous venons vous demander quelques messes.

— Très-bien.

— Et vous ferez pleuvoir ?

— Je l'espère.

— Assez pour tourner le moulin.

— Autant que possible.

— Sans trop de retard ?

— Demain je dirai la messe.

— Bon. Voilà...

— Combien ?

— Rien du tout ; j'allais dire : voilà ce que nous avons pensé : plus il pleuvra, mieux nous payerons.

— Non, non ; c'est contre les canons de l'Église ; on paye d'avance, jamais après. J'aime mieux vous le passer au plus juste : quatre messes pour cinq francs.

— Cinq francs ! si c'était pour le beau

temps à la bonne heure ; mais nous ne vous demandons que la pluie.

— C'est à prendre ou à laisser.

Les meuniers, voyant M. le curé bien résolu, tirèrent l'argent de leur poche avec autant de difficulté que s'il y était collé, et M. le curé inscrivit sa double recette sur le même registre, comme suit :

Reçu aujourd'hui pour obtenir le soleil le plus tôt possible 5 fr.

Reçu aujourd'hui pour obtenir la pluie à la même époque 5 fr.

Le livre de compte fut fermé, l'argent serré, et M. le curé se frottant les mains, étendant les jambes, attendit de nouveaux chalands.

Il n'attendit pas longtemps. A peine avait-il dit en lui-même cinq et cinq font dix, et quatre font quatorze, qu'une voiture de ville s'arrêta devant la maison. Il se demandait qui ce pouvait être, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit pour laisser entrer une grande dame empanachée qui sans façon vint prendre place à l'autre coin du feu et commença la conversation :

— M. le curé, je ne vous suis pas connue, et voici la circonstance qui m'amène. Il y a dix-huit ans, j'habitais la campagne dans une commune voisine ; mes fermiers eurent la fantaisie de me faire marraine de leur petite

filles; j'y consentis et de là mes rapports avec la petite Pierrette aujourd'hui ma femme de chambre. C'est une brave fille, mais elle veut se marier avec un protestant.

— C'est impossible, madame....

— Attendez. En effet, comme vous mon confesseur m'a dit que c'était impossible, un autre prêtre m'a dit qu'il suffisait que le père s'engageât à faire ses enfants catholiques, et comme le prétendu refuse d'entendre raison, j'ai pensé que vous, M. le curé, seriez plus sage que vos deux collègues...

— Madame, croyez bien que c'est extrêmement difficile.

— Difficile c'est bien différent d'impossible. Mais où donc est la difficulté?

— A Rome.

— Comment?

— Oui, il faut une dispense du pape.

— C'est précisément ce que je viens vous demander. Quels en seront les frais?

Ici le curé prit le temps de réfléchir, parcourut la toilette de la dame de la tête aux pieds, jeta un regard par la fenêtre pour juger l'équipage, et son calcul fait, il dit :

— Cent francs.

— Cent francs !

— Oui, madame, vous comprenez qu'il y a bien des démarches à faire; il faut écrire,

attendre, recevoir la réponse et les pièces. Tout cela...

— Soit, mais un mot m'effraye : attendre, avez-vous dit ; or c'est ce qu'il y a de plus pénible.

— Il faut bien quarante jours.

— En ce cas, n'y pensons plus, s'il ne fallait que de l'argent...

— A vrai dire, l'argent pourrait bien hâter les démarches, et alors...

— Hâtez, hâtez donc, et demandez ce qu'il vous faut. Pierrette doit être mariée dans huit jours.

— Eh bien, ce sera cent cinquante francs.

— C'est cher, mais enfin c'est convenu.

— Voici sept pièces d'or et deux écus de cinq francs. A huit jours le mariage dans votre église. La dame, assez vive comme on vient de le voir, n'attendit pas même de réponse ; elle salua le curé et sortit sans donner les noms du prétendu.

C'était un jour de bonheur, car demi-heure à peine s'était écoulée qu'un jeune campagnard à la figure intelligente et un petit livre à la main se présenta devant M. le curé.

— Qu'y a-t-il pour votre service ? fit l'ecclésiastique.

— Rien pour mon service, mais pour celui de ma future.

— Expliquez-vous.

— Le fait est que je voudrais me marier à mon temple et qu'elle veut se marier à son église. En bon mari j'ai tout concilié en promettant d'aller aux deux. Mon pasteur protestant vient de me promettre un jour et je viens vous demander votre heure ?

— Vous allez bien vite, mon garçon !

— En quoi ?

— Je ne puis pas vous marier, vous êtes protestant.

— Mon pasteur consent bien à marier ma femme catholique.

— Il vous faut une dispense.

— Lui ne m'en a pas demandé, mais combien que ça coûte une dispense ?

— C'est selon. Voyons, qui êtes-vous ?

— Jean Claude Nulnesyfrotte.

— Comment dites-vous ?

— Nulnesyfrotte.

— Connais pas. Votre profession ?

— Forgeur.

— Êtes-vous riche ? avez-vous du bien au soleil ?

— C'est selon, à présent qu'il fait un petit rayon j'en ai, mais en me mettant à l'ombre je n'en ai plus. Ce qui veut dire que ma fortune c'est mes deux mains.

— En ce cas, c'est vingt francs.

— Vingt francs ?

— Oui.

— C'est trop cher !

— Impossible à moins !

— Eh bien, nous nous en passerons.

— Mais voyons, on ne se marie qu'une fois en la vie.

— Ce n'est pas une raison pour donner l'argent qu'on n'a pas.

— Eh bien, mettez quinze francs et n'en parlons plus ?

— Non, M. le curé, dix francs ou rien ; choisissez, et encore il faut bien que ce soit pour faire plaisir à Pierrette. Voilà l'argent, donnez-moi un reçu.

— Comment, un reçu ?

— Sans doute, puisque vous recevez.

— Monsieur, nous n'en avons pas l'habitude, c'est contre les canons de l'Église.

— En ce cas je remporte mon argent, et maintenant qu'il est dans ma poche, vous m'offririez vingt reçus que vous ne l'auriez pas.

— Allons, mon brave, ne vous fâchez pas !

— Je ne me fâche pas, mais je vous dis à cette heure que je veux être marié sans dispense, ou bien je me dispense de vous !

— Comment ?

— Ma femme se fera protestante, je lui en

ai déjà touché un mot, et si ce n'était madame la comtesse, Pierrette y aurait déjà consenti. Maintenant choisissez : nous marier gratis, ou pas du tout.

— Vous êtes une mauvaise tête !

— C'est possible.

— Et si ce n'était pour éviter le scandale, je vous refuserais !

— Comme vous voudrez.

— Quand vous mariez-vous ?

— Dans la huitaine.

— C'est bien, venez me prévenir la veille ?

— Je vous marierai sans dispense ; mais déposez dix francs pour les frais de la cérémonie ?

— Ah ! M. le curé, je me croyais bien fin, mais je vous cède la palme, voilà dix francs.

— C'est bien, partez !

— Tout de suite, M. le curé, et avec plaisir.

Le campagnard sortit. Le curé, de mauvaise humeur, reprit son registre et écrivit :

Reçu ce jour pour un mariage avec protestant 150 fr.

Reçu ce jour pour un mariage avec protestant 10 fr.

Comme M. le curé replaçait son livre de compte sur sa table il aperçut la petite brochure que le jeune homme avait oubliée, ou peut être laissée... Il la prit, l'ouvrit et lut vers

la fin les quelques mots suivants extraits de la Bible :

« Voici, dit l'Éternel, j'en veux aux prophètes qui accommodent leur langue et qui disent : Dieu a dit (*Jérémie* xxiii, 31).

« Le double poids et la double mesure sont tous deux en abomination à l'Éternel (*Proverbes* xx, 10).

« Malheur à vous, hypocrites ; car vous dévorez les maisons des veuves sous prétexte de faire de longues prières (*Matthieu* xxiii, 14).

« Malheur à vous, docteurs de la loi, car vous chargez les hommes de fardeaux insupportables, que vous-mêmes ne touchez pas du bout des doigts (*Luc* xi, 46).

« Simon présenta de l'argent aux apôtres en leur disant : donnez-moi aussi cette puissance que tous ceux à qui j'imposerai les mains reçoivent le Saint-Esprit. Mais Pierre lui dit : Que ton argent périsse avec toi puisque tu as pensé que le don de Dieu s'acquière à prix d'argent (*Actes* viii, 18-20). »

« Vous l'avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement (*Matthieu*, x, 8). »

« Oh ! vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux, achetez sans argent et sans aucun prix du vin et du lait (*Ésaïe* lv, 1). »

« Vous êtes sauvés par la grâce, par la foi, et cela ne vient point de vous ; c'est un don

de Dieu. Non point par les œuvres, afin que personne ne se glorifie (*Éphésiens* ii, 8-9). »

« Quand nous n'étions que pécheurs, Christ est mort pour nous (*Romains* v, 8). »

« Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle (*Jean* iii, 16). »

Le curé, après cette lecture, prit dans sa bibliothèque une Bible, et cherchant aux passages indiqués à la fin de chaque citation, il retrouva mot par mot les lignes qu'il venait de lire. Le curé devint triste, reprit son coin du feu et tomba dans une profonde méditation. Il semblait déchiré entre deux partis : par moments il frappait du pied de colère ; d'autres fois il levait les yeux au ciel, enfin il ouvrit de nouveau sa Bible et vint tomber sur ces paroles :

« Que servirait-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il faisait la perte de son âme? (*Matthieu*, xv, 26.) »

— Pardon, Seigneur, pardon! s'écria-t-il enfin, et repoussant l'or qui était sur sa table, il saisit vivement sa Bible, la porta sur son cœur et laissa quelques instants couler en silence ses larmes sur le saint volume.

Quatre jours s'étaient passés dans cette agitation quand, le curé devenu plus calme, en-

tendit frapper à sa porte, et vit aussitôt entrer dans sa chambre, la jeune paysanne jadis si triste, aujourd'hui toute joyeuse :

— Merci, merci, M. le curé, dit-elle en entrant.

— Pourquoi, mon enfant ?

— Vos messes ont réussi.

— Que voulez-vous dire ?

— Ce que je désirais est arrivé.

— Mais quoi ?

— Pierrette est tombée dans l'étang.

— Comment, malheureuse, c'était là votre souhait ?

— Eh ! oui ! pour qu'elle n'épousât pas Jean Claude.

— Et c'est pour cela que vous m'avez demandé quatre messes ?

— Certainement. Je me suis dit : Je voudrais qu'il arrivât malheur à Pierrette, je vais faire dire une messe à cette intention, et la voilà qui tombe dans l'eau ! Oh ! je ne l'ai pas poussée. C'est le bon Dieu qui l'a fait tout seul au moyen de vos messes.

— Méchante fille !

— Mais, M. le curé, vous m'avez aidée...

— J'ignorais votre désir !

— Mais vous m'avez dit qu'il n'était pas besoin de le connaître, et que la messe réussirait tout de même...

Le curé ne se possédait plus, il parcourait sa chambre à grands pas, joignait les mains, poussait de profonds soupirs. La paysanne le regardait avec étonnement et en silence. Enfin l'ecclésiastique comprit qu'il devait réparer autant que possible le mal qu'il avait fait à cette âme ignorante. Il sentit qu'il avait contribué à justifier à ses yeux un meurtre ou du moins un coupable désir ; il comprit que son église et sa messe étaient complices de cette épouvantable doctrine, et saisissant sur sa table un missel il dit à la jeune fille :

— Mon enfant, je vous ai trompée ou plutôt je me suis trompé moi-même. La messe est une erreur, je ne la dirai plus ; c'était mon gagne-pain ; mais ce gain perd mon âme ! j'aime mieux brûler mon livre que de brûler moi-même ; et parlant ainsi, il jette le missel au feu, et le regarde brûler avec satisfaction.

— Adieu, mon enfant, dit-il enfin à la jeune fille ; une autre fois, je vous en dirai davantage ; mais sachez bien dès aujourd'hui qu'une messe qui peut se chanter pour avoir en même temps le soleil et la pluie, une messe qui peut se dire en faveur d'une intention inconnue, homicide, cette messe ne peut pas être commandée par Dieu ! Que ce Dieu me pardonne toutes celles que j'ai dites et

qu'il me révèle enfin toute la vérité. Il reprit sa Bible, l'ouvrit à l'Épître aux Hébreux et lut ce passage lumineux : « Nous sommes sanctifiés par le sacrifice fait **UNE SEULE FOIS** du corps de Jésus-Christ (*Hébreux* x, 10). »

Pierrette fut retirée de l'étang, et se maria sans dispense.

Le soleil sécha les foins sans messe, et fit tourner le moulin sans pluie par la fonte des neiges ; la jeune paysanne apprit par le mariage de Pierrette que Dieu n'exauce pas les mauvais désirs, et M. le curé, converti, pria gratuitement Dieu de lui pardonner. Enfin tous furent convaincus par l'expérience et par la Bible que les messes ne servent à rien, saint Paul ayant dit, que « Christ avait souffert **UNE SEULE FOIS**, pour ôter les péchés de ceux qui croient en lui (*Hébreux* x, 28). »







## LE PAPE ET C<sup>ie</sup>.

---

### BUT DE L'ENTREPRISE :

L'établissement d'une maison pour l'exploitation en grand de la sottise humaine.

### PREMIÈRE RÉUNION DES ASSOCIÉS :

Le chef de la maison, le pape, convoque, en assemblée générale, ses coassociés les membres du clergé et leur parle ainsi :

Messieurs,

Une bonne spéculation se présente : d'un côté, le plaisir est du goût de tout le monde, de l'autre la conscience s'oppose à sa libre consommation. Je viens vous proposer d'exploiter la race humaine par des transactions entre la conscience et le plaisir. Je m'ex-

plique : le cœur de l'homme lui conseille le mal que sa conscience lui défend ; il s'agit de mettre cœur et conscience d'accord ; or voici comment : Disons à l'homme que les fautes se rachètent ; qu'une pénitence efface un péché ; qu'une vertu compense un vice, que les œuvres d'un saint sont réversibles sur le compte d'un criminel et qu'ainsi une juste balance entre les bons et les mauvais jours d'une même vie et un transfert des bonnes actions de l'un sur l'existence pécheresse de l'autre permettent à chacun de remplir ses devoirs et de satisfaire ses passions. A coup sûr, l'homme acceptera des échanges, répondant si bien à ses tendances opposées, et c'est ici que notre intermédiaire lui devient nécessaire. Ouvrons une banque universelle privilégiée pour la vente des bonnes œuvres et le rachat des péchés, et jetons sur la place nos billets de confession toujours négociables contre de l'argent.

L'assemblée vote, et la proposition passe à l'unanimité, moins une voix.

Sans perte de temps, le pape installe la maison centrale à Rome ; ses associés les évêques ouvrent des succursales dans les villes, les curés dans les campagnes, et dès lors commence cette exploitation romaine qui vise à traverser les siècles et à couvrir l'univers !

D'abord le chef de la maison lance dans le monde la circulaire suivante :

Le pape et C<sup>o</sup> à tous les peuples ses commettants :

Messieurs,

Nous connaissons votre goût prononcé pour tous les vices en même temps que la tyrannie de votre conscience. Il est impossible qu'il n'y ait pas dans votre vie bien des fautes importunes et dignes de punition. Nous venons vous offrir de nous charger et de la punition et de la faute. Pour cela nous avons mis en magasin une vaste pacotille d'œuvres surrogatoires de tous les saints. Dans ce trésor inépuisable, vous trouverez, en quantité et qualité, précisément ce qu'il vous faut, le tout aux plus bas prix. Pour la modique somme de quelques petites pénitences, de quelques jeûnes, de quelques abstinences, vous pourrez vous procurer le transfert inappréciable d'une cargaison de bonnes actions empruntées aux saints de tous les siècles et de tous les pays ; et comme il faut savoir se mettre à la portée de tous les consommateurs. notre maison vient d'établir aussi une caisse d'escompte. Ainsi nous serons toujours prêts à vous négocier nos billets de pénitence contre votre argent ; en sorte que quelle que soit

la nature de votre obligation contractée envers nous, il vous sera toujours loisible de la retirer contre des espèces ; ainsi, nous devez-vous des abstinences que vous ne pouvez supporter ? nous vous les échangerons contre des neuvaines. Êtes-vous trop faibles pour accomplir les neuvaines ? nous les transformerons en messes à faire dire ; et comme nos prêtres seuls ont le monopole de cette dernière marchandise, nous serons toujours prêts à vous céder cet article argent comptant. Vous voyez qu'à la faveur de ces divers agiotages nous nous mettons à la portée de tout le monde ; si tous n'ont pas un estomac capable de jeûner, des jambes assez fortes pour marcher, une vertu assez robuste pour résister... du moins tous auront de l'argent pour nous payer. Notre maison tient compte aussi de la position sociale de ses commettants, sachant bien qu'il ne faut négliger aucun profit. Ainsi les mêmes objets que nous vendons à prix forts aux riches, nous les cédon à prix réduits aux pauvres, convaincus que les petits ruisseaux font les grandes rivières. Vous comprendrez que cela nous est d'autant plus facile que la matière première ne nous coûte rien ; nous puisons gratis dans le trésor véritablement inépuisable des œuvres surrogatoires, et là, quand il n'y en a plus, il y en

a encore. Ainsi demandez ce que vous voudrez et autant que vous voudrez, vos ordres seront toujours remplis dans les vingt-quatre heures, pourvu que vous ayez bien soin de passer le matin à notre caisse.

*N. B.* Désirant avant tout faire honneur à nos affaires, nous ne travaillons qu'au comptant. Jamais une messe ne sera dite que le prix n'en soit payé. Nous aimons mieux perdre un escompte que de risquer la somme entière. En second lieu, remarquez bien que si nous consentons à transformer vos obligations de pénitences en argent, nous ne transformons jamais les obligations d'argent en œuvres de pénitence; l'argent du public entre dans notre poche, mais il n'en sort pas.

En attendant vos commandes, nous avons l'honneur de vous saluer ;

Par procuration du pape, et C<sup>e</sup>,  
Ignace évêque, Loyola curé, Contrefacto  
desservant.

Cette circulaire, envoyée à des milliers de correspondants, affichée aux portes des paroisses, mentionnée dans les prônes, insérée dans tous les livres d'église, amène bientôt de nombreuses demandes. On se presse au bureau des sacristies, et comme il est à craindre

que le public ne sente pas assez vivement tout le besoin qu'il a de telles marchandises, on ouvre des cabinets d'affaires sous le nom de confessionnal. Là, les commis voyageurs vont prouver à chacun qu'il lui faut nécessairement tant de messes, tant de *Pater* ou d'*Ave Maria*, tant de jours maigres, tant de jeûnes, et ils finissent toujours par échanger tout cela contre ce qu'eux-mêmes n'échangent pas.

Cependant, comme chaque pécheur aime à recevoir un gage matériel de son pardon et un signe visible d'indulgence, les succursalistes s'adressent à la maison centrale pour satisfaire ce désir, et, sans perdre de temps, celle-ci leur répond :

Le Pape et C<sup>e</sup> à son représentant :

Monsieur le curé,

Je vous expédie deux mille cinq cents indulgences scellées à la grande chancellerie romaine ; elles sont de première qualité ; cependant nous vous les passerons en gros à 3 francs la douzaine, avec le treizième en sus. Vous pouvez facilement les vendre au détail à 3 fr. pièce ; ce qui vous fera douze cents pour cent de bénéfice, puisque le treizième couvrira les frais de port.

Vous recevrez aussi par le même envoi :

1° 2,000 médailles de sainte Philomène, bénites par le pape, à 25 centimes.

2° 4,000 chapelets gros grains, bénits par ledit.

3° 6,000 chapelets petits grains, à 20 centimes.

4° Enfin 20 reliques enchâssées dans des médaillons avec le cachet de notre maison. Nous devons vous mettre en garde contre une duperie qui pourrait ruiner notre commerce. Nous avons appris qu'il existe des contrefacteurs; mettez le public sur ses gardes, car bien que nos reliques authentiques ne soient pas plus vraies que les fausses, cette concurrence n'en serait pas moins nuisible à notre brevet d'invention.

Agréez, etc.

Réponse à la précédente.

Le desservant de la succursale de \*\*\* à la maison centrale.

Messieurs,

Monsieur le curé me charge de vous accuser réception de votre envoi, et je profite de l'occasion pour vous soumettre une décision que nous avons cru devoir prendre.

Le public a pris un tel goût et une telle confiance en nos messes pour racheter ses

péchés que nous ne pouvons plus suffire à toutes ses commandes. Nous avons donc résolu d'accepter les messes à dire à raison d'un franc cinquante centimes et de les faire fabriquer nous-mêmes dans les couvents à moitié prix. Ainsi de temps à autre moines et curés de campagne viennent dans notre ville, se chargent de quelques douzaines de messes, et de la sorte nous en expédions un bien plus grand nombre. Nous attendons pour cela votre approbation que nous vous prions de ne pas nous passer trop cher.

Agréez, etc.

La maison centrale, contrariée en voyant les maisons de détail faire des spéculations dans lesquelles elle-même n'entre pour rien, se hâte d'écrire à tous les évêques succursalistes :

Messieurs,

Nous apprenons que les curés viennent d'introduire une amélioration très-productive dans leur commerce. C'est bien; mais vous et nous devons en profiter. A l'avenir donc que les prêtres exploitent le public, vous, évêques, vous exploitez les prêtres, et nous, pape, nous vous exploiterons. Voici comment devra marcher l'affaire : Les évêques payeront

au pape sous le nom d'*annate*, *un boni* en entrant en fonctions. Le petit clergé payera aux évêques des dispenses pour monter en grade ; enfin ces prêtres subalternes retrouveront leurs dépenses en tondant leurs troupeaux avec les ciseaux des sacrements, de la location des chaises, d'un privilège sur les livres et de mille petits articles auxquels le public donne la préférence lorsqu'on les présente sous les auspices du clergé. L'important c'est d'inculquer aux fidèles que sans le prêtre il ne peut être sauvé. Mais, au lieu du mot de prêtre, usez toujours du mot Église et dites : hors de l'Église, point de salut. Or l'Église, c'est nous.

Agréez, etc.

Le commerce prenant toujours plus d'extension et la caisse du pape et C<sup>o</sup> (non pas celle de l'argent mais celle des bonnes œuvres) ayant grand besoin de se remplir pour satisfaire à toutes les demandes des pénitents confessés et mis à l'amende, le pape lance aussitôt une traite sur le trésor des œuvres surrogatoires.

Cette ressource est d'autant plus précieuse que la maison fait toujours traite sur les saints et ne les rembourse jamais. Le public a-t-il besoin d'un million de messes, c'est-à-dire

d'un million cinq cent mille francs ? le pape fait traite, le clergé négocie ce papier sous les noms de dispenses, d'indulgences, contre les espèces des pénitents qui gardent ces titres en portefeuille pour les faire valoir à la porte du purgatoire, et comme aucun d'eux ne revient de l'autre monde, le pape n'a pas encore eu une seule traite protestée.

C'est ainsi que dans les fabriques de toutes les paroisses, chacun peut régler facilement la grande affaire de son salut. Des comptes sont ouverts aux pratiques pendant toute leur vie et ne sont pas même clos à leur mort.

C'est ainsi que Rome s'établit, grandit, prospère et fait une fortune colossale. Mais un beau jour la seule voix qui ne s'était pas jointe au vote unanime du clergé convoque tous les membres de la société ; du regard et du geste leur impose silence et parle ainsi :

Messieurs les brocanteurs,

Je ne viens pas vous blâmer de gagner votre vie en remplissant les fonctions de prêtre. Non, les saintes Écritures ont dit elles-mêmes que celui qui « sert à l'autel doit vivre de l'autel. » Faites-vous donc payer, rien de plus juste ; comme le maçon, le prêtre est digne de son salaire. Je le répète, ce n'est donc pas là ce que je viens vous reprocher.

Mais ce que je désapprouve en vous, ce que je trouve absurde, indigne, abominable, c'est d'avoir mis le salut éternel à prix d'argent! c'est d'avoir trompé l'homme en lui faisant croire que le ciel s'achète avec des bonnes œuvres transportées de Pierre à Paul par l'entremise de Jean qui toujours est un prêtre; ce que je trouve indigne, c'est d'abuser ainsi des âmes immortelles et de les perdre en disant les sauver! ce qui est infâme, c'est de travestir ainsi la religion divine de Jésus-Christ qui précisément proclame le contraire! Écoutez donc ce qu'a dit le maître, et si vous l'osez ensuite, accusez-moi de sévérité ou d'injustice à votre égard. Voici les paroles des Prophètes, des Apôtres et de Jésus-Christ lui-même : « Vous l'avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement. — Venez, « prenez sans or ni argent. — Vous êtes « sauvés par grâce, cela ne vient point de vous, « c'est un don de Dieu. C'est par grâce afin que « personne ne se glorifie. — Si c'est par la « grâce ce n'est point par les œuvres. Dieu a « tant aimé le monde qu'il a DONNÉ SON FILS afin « que quiconque CROIRAIT en lui ne pérît « point mais qu'il eût la vie éternelle. Crois « au Seigneur Jésus-Christ et tu seras sauvé. « Périsses ton argent! puisque tu as cru que le « don de Dieu s'acquière pour de l'argent. Il y

« a pardon par-devers Dieu, il est abondant en  
« gratuité, et quand vos péchés seraient rou-  
« ges comme le cramoisi, ils seront blanchis  
« comme la neige. Jésus est mort pour nos  
« offenses et ressuscité pour notre justifica-  
« tion. Il n'y a plus de condamnation pour  
« ceux qui sont en Lui ! »

Est-ce là votre religion ? est-ce là le roma-  
nisme ? non, c'est l'Évangile de grâce, c'est la  
Parole du Sauveur lui-même, la Parole de  
Jésus-Christ. Mais je m'arrête. Si vous m'avez  
écouté et si vous avez encore quelque con-  
science, frappez-vous la poitrine et confessez  
vos crimes ! Vous l'avez entendu : il y a par-  
don par-devers Dieu, pardon pour le prêtre  
comme pour le laïque. Vous aussi pouvez être  
reçus en grâce ; vous aussi pouvez entrer au  
ciel, purifiés de vos souillures par le sang de  
Jésus-Christ, et cette grâce entière, ce salut  
complet, Jésus ne vous le vend pas, il vous le  
donne ; vous le donne si vous avez seulement  
confiance en Lui. Oh ! croyez-moi, je ne suis  
pas ici pour vous humilier, mais pour vous  
dire la vérité. Ce que je désire de toutes les  
forces de mon âme, c'est que vous vous repen-  
tiez, vous convertissiez et que vous croyiez  
afin d'être pardonnés ; et vous pouvez l'être à  
l'instant ! Que votre cœur s'élançe vers le  
Sauveur, qu'il s'attache à lui, lui crie grâce !

grâce ! et ce cri ne redescendra pas du ciel sur la terre sans en rapporter une bénédiction.

La voix se tut ; le courageux apôtre de l'Évangile fut arrêté, conduit devant le tribunal de commerce nommé la sainte Inquisition, condamné à mort et brûlé vif le lendemain. Mais, de ses cendres jetées au vent de l'histoire, sont sortis des milliers de chrétiens qui aujourd'hui se confient uniquement en leur Sauveur, vivent en paix dans leur âme parce qu'ils se sentent pardonnés, et attendent, en sanctifiant leur vie, la couronne de gloire, d'amour et de bonheur que Jésus donne à ses disciples dans le ciel pour l'éternité.

Mais, hélas ! la Banque catholique n'en existe pas moins ; elle prospère et prospérera sur la terre tant qu'il y aura des hommes assez sots pour croire un chanteur de messe et assez passionnés pour continuer à mal faire tout en s'imposant des pénitences. C'est-à-dire que ce commerce durera jusqu'à la fin du monde !

---





# LA BIBLE

## INTERPRÉTÉE PAR SATAN.

---

Un soir, que j'étais assis seul au fond de ma chambre silencieuse, je réfléchissais sur les rouages ingénieux et compliqués de la grande machine romaine qui broie le genre humain pour en extraire de l'or... Je m'endormis profondément.

Le cours de mes idées n'en fut pas interrompu, et à travers un songe, je perçus les mêmes vérités sous des formes plus vives. Voici mon songe.

Au fond d'un antre ténébreux de l'enfer, je vis, monté sur une tribune d'airain, Satan trônant au milieu de ses anges. Un silence sinistre régnait sous les voûtes de cette infernale église, quand un bruit de chaînes agitées en guise de cloches, vint frapper les airs

et hâter les pas des démons attardés. Quand l'enceinte fut comble, Satan prit la parole comme suit :

Mon empire est bien lent à se peupler ! Depuis que le Crucifié a parcouru la terre, des millions d'âmes échappent à toutes vos ressources, à tous vos efforts. Les païens se pervertissent à l'Évangile, les Juifs eux-mêmes cessent de m'obéir, mon règne s'en va et bientôt la terre ma patrie, ne sera plus qu'un paradis. L'ennemi change de poste, changeons de batterie : Nous combattions dans le monde, combattons dans l'Église, et au lieu de nous attaquer aux Césars, attaquons-nous aux papes ; les résultats seront toujours les mêmes ; peut-être seront-ils plus beaux encore, si nous savons nous déguiser en anges de lumière. Voici donc la charge que vous devez vous partager.

En quittant la terre, les apôtres du grand adversaire ont laissé une Bible, qui fait tout le mal. Nous ne saurions nier que ce ne soit la Parole de Dieu, mais du moins nous pouvons la calomnier. Allez donc souffler aux prêtres de l'Église que cette Bible est dangereuse, obscure, et que le plus sûr pour les fidèles est de la tenir fermée. Toutefois, comme la suggestion paraît par trop absurde, dites-leur qu'elle est encore utile et claire

pour les docteurs chargés de l'expliquer.

S'arrêter là serait peu : il ne suffira pas de décrier la Bible, vous devez encore la dénaturer. Vous appellerez cela *l'interpréter*. Vous ajouterez quelques mots, vous en retrancherez d'autres ; appliquez à Dieu ce qui se rapporte à moi et à moi ce qui se rapporte à Dieu. Bouleversez tout de telle sorte qu'on ne puisse plus s'y reconnaître ; surtout inculquez bien ce principe, que pour croire en Dieu, il faut croire à l'homme ; seulement, cachez le mot homme sous le mot Église, et tout ira bien.

Ce qui nous arrache des âmes, c'est surtout la crainte de l'enfer ; quand un homme est placé entre ces deux alternatives, toujours souffrir ou jouir éternellement, il est tout simple qu'il se tourne vers Dieu. Il s'agit donc de rassurer les peureux et pour cela ne pouvant nier le Ciel, ni l'enfer, il faut au moins inventer un juste milieu : vous l'appellerez *purgatoire*, vous ferez comprendre à tous que chacun y trouvera son compte : le prêtre qui vendra les messes pour s'enrichir, les fidèles qui les achèteront pour continuer à pécher, et enfin nous qui, par l'espoir d'abréger les peines, damnerons plus sûrement les laïques et les prêtres.

Mais prenez garde, c'est ici le triomphe de votre œuvre. Si le purgatoire réussit, tout va

**bien ; s'il échoue, tout est perdu. Je sais que l'œuvre est difficile, car ici vous n'aurez pas votre vieille ressource d'appuyer vos suggestions sur la Parole de Dieu. Non, ce purgatoire n'est pas même nommé dans leur Bible ! Notre éternel ennemi a pris soin, même en parlant du jugement dernier, de dire que les hommes seront partagés en deux classes, à la droite, ou à la gauche de son Père, et que les uns iront à la vie, et les autres dans mon feu et le vôtre ; de telle sorte qu'il n'a pas laissé la moindre place pour mon heureuse invention. N'importe ! de l'audace ! Soufflez le purgatoire aux prêtres, prêchez-le aux fidèles, et comme il se prête parfaitement à leurs passions, je connais mes sujets, tous l'accepteront. Partez donc ; allez maudire les hommes et recevez ma bénédiction !**

Aussitôt la foule des démons se disperse ; chacun, une Bible à la main, rentre dans son cabinet, et cherche comment il pourra la falsifier. L'un se dit qu'il serait important de substituer la créature au Créateur, et que le meilleur moyen d'y réussir avec l'homme, serait de lui donner une jolie femme pour idole. La ruse jusque-là était humaine, mais voici ce qui la rendit diabolique : Pour autoriser le culte d'une sainte, le démon détourna sur elle des paroles que la Bible applique à une di-

vinité païenne. Ésaïe avait reproché aux Juifs d'être des idolâtres, en adorant la reine des cieux ; le démon pensa qu'il serait digne de lui d'appliquer ce même titre à Marie mère de Jésus !

Un autre ange rebelle fit mieux : Pbaraon roi d'Égypte et païen, avait dit à d'autres païens ses sujets, qui lui demandaient du blé : « Allez à Joseph ; » profitant de cette ressemblance de nom, le diable fit dire par l'Église ce qui avait été dit par le païen et graver, au-dessous du portrait de l'époux de Marie, ces mots relatifs au fils de Jacob : « *Allez à Joseph !* » Ainsi la parole d'un idolâtre fut mise dans la bouche des chrétiens et l'adoration de l'homme parut ordonnée par le Livre même qui la défend !

Un troisième démon renchérit sur les deux premiers : Ceux-ci n'avaient fait qu'élever la créature au niveau du Créateur, celui-là plus hardi la mit au-dessus ; d'une pauvre femme, il fit la mère de Dieu ! Voici comment. Il ouvrit la Bible au 1<sup>er</sup> chapitre de l'Évangile selon saint Luc, où Marie va rendre visite à Élisabeth, et comme celle-ci dit à sa cousine qui la salue : D'où me vient ceci que la mère de mon Seigneur vienne vers moi ? le démon substitua au titre de Seigneur qui se donne à de simples hommes, le mot Dieu qui ne

s'applique qu'au Créateur ; c'est depuis lors qu'on vit au bas des gravures de la visitation, comme on lut dans les livres de piété romaine, ces paroles impies : « *Marie, mère de Dieu !* »

D'autres démons se contentèrent d'interpréter avec hardiesse les passages qui les gênaient ; l'un prétendit que ces mots de Jésus, offrant la coupe de la Cène : « Buvez-en tous » signifiaient : Que personne n'en boive. L'autre affirma que ceux-ci : « L'évêque doit être mari d'une seule femme » signifiaient que l'évêque ne doit pas être marié. Un troisième prouva que cet ordre de saint Paul : « Mangez de tout ce qui se vend à la boucherie, » voulait dire : Ne mangez pas de viande, et ainsi du commencement de la Bible à la fin.

Cependant de plus adroits virent que tout cela ne suffisait pas, et se rappelant le conseil du mattre, ils supprimèrent la lecture de la Bible en donnant l'ordre de ne la lire qu'en latin, langue païenne et incomprise.

Restait à mûrir la grande affaire du purgatoire, dont Satan n'avait encore donné que l'idée première et que ses anges devaient élaborer. Un seul diable n'y suffisait pas ; une légion s'en mêla, et chacun fournit au conseil son idée.

Comment faire accepter le purgatoire, dit le président, lorsque la Bible de sa première

à sa dernière page n'en parle pas ? lorsque tous les enseignements de ce détestable livre s'accordent à présenter l'homme comme complètement perdu par lui-même ou complètement sauvé par la foi en Jésus-Christ ?

Voilà la question à résoudre : Toi, Belzébuth, parle, tu as la parole.

— Il faut, dit Belzébuth, pour faire accepter le purgatoire, y intéresser les prêtres.

— Bien ; et toi, Hastaroth, comment les y intéresser ?

— En mettant à leur disposition les moyens d'en tirer les âmes qui n'y sont pas.

— Quels moyens ?

— La messe qui sera la fausse monnaie de la mort de Jésus-Christ.

— Ensuite ?

— Les mérites des saints qu'ils emmagasineront sous le nom d'œuvres surrogatoires. Ce qui nous ruine, c'est que la Bible adresse l'homme directement à son Sauveur, toujours prêt à pardonner. Interposons entre Christ et le pécheur des créatures impuissantes et la chaîne du salut sera brisée !

— Et toi, Baal, que feront les prêtres de ces pacotilles de bonnes œuvres ?

— Ils les vendront argent comptant.

— A qui ?

— Aux pécheurs bien aises d'en pouvoir

acheter. Les hommes, encouragés par le rachat du 31 du mois, pécheront plus librement jusqu'au 30. Ils tomberont facilement dans le piège de cette absurde invention. On n'y regarde pas de si près, lorsqu'il s'agit de gagner le Ciel après la mort, tout en goûtant les joies de l'enfer pendant la vie.

— Mais qui dispensera-t-on du purgatoire?

— Les morts et les vivants.

— Mais combien de temps dirons-nous que les âmes restent dans ce purgatoire?

— Ne fixons rien ! Ainsi, le prêtre pourra toujours demander et le pécheur toujours espérer ; dupes et fripons, tous seront contents.

— Mais qui dirons-nous devoir aller en purgatoire?

— Tous ceux qui ne vont pas en enfer. Il faut prêcher que presque personne ne va tout droit en Paradis?

— Mais alors on me répondra que le ciel est vide de saints, le purgatoire plein de pécheurs ; et comment les œuvres surrogatoires d'un si petit nombre de saints, rachèteront-elles les milliards de péchés des autres ? Ne me dira-t-on pas que le trésor de bonnes œuvres risque d'être épuisé et qu'il vaut mieux dès lors aller à Dieu qu'aux saints ?

— Démon ignorant, indigne de ton nom !

es-tu donc assez innocent pour ne pas comprendre que l'homme ami du péché préférera toujours recourir à un homme jadis pécheur comme lui, qu'à Dieu, toujours Saint? Ne comprends-tu pas par ton expérience satanique, que l'homme a tellement peur de s'approcher de Dieu pour le prier et l'imiter qu'il préférera toujours avoir son semblable pour modèle et pour protecteur! Arrière, Satan! va apprendre ton métier sur la terre, je t'exile pour 1260 ans à Rome, et tu reviendras plus savant.

Pas un démon n'osa plus prendre la parole, l'innombrable cohorte s'envola de toutes parts, l'enfer se vida sur la terre. Chaque démon choisit sa patrie. Tous les démons s'incarnèrent; le jour, la nuit, au théâtre, à l'église, aux pères, aux enfans, ils soufflèrent de diaboliques pensées et le monde devint ce qu'aujourd'hui nous le voyons.....

J'en étais là de mon rêve, lorsque je me réveillai. Une sueur abondante me couvrait le visage, mes membres étaient brisés, mon esprit fatigué, et ce ne fut qu'après de longs efforts que je pus enfin me rendre compte de ce qui s'était passé.

Ce n'était qu'un songe, mais comme tant d'autres, ce songe n'avait fait que revêtir d'une forme plus saisissante de grandes vérités. Aussi je pris dès ce jour une résolution : Ce fut de

m'en tenir fortement à la Bible que Satan voulait me ravir, de la lire moi-même et de me défier de tout homme qui voudrait m'imposer son interprétation. Depuis lors, je me suis toujours plus attaché à mon Sauveur, à Jésus-Christ, recevant de lui directement le pardon et les forces dont j'ai besoin, sans emprunter l'intermédiaire d'un homme comme moi, pécheur. La Bible dans la main, Jésus dans le cœur, qu'ai-je besoin du pardon d'un prêtre, des messes d'un prêtre, de l'interprétation d'un prêtre? Je veux lire moi-même, prier moi-même, me sanctifier moi-même, en implorant le secours de l'Esprit-Saint.

Lecteur, croyez-moi, suivez cet exemple, ce n'est pas à moi que je vous appelle, c'est à la Bible que je vous envoie. Ce ne sont pas mes commentaires que je vous dis de croire, mais le texte de Dieu lui-même. Ce conseil n'est-il pas désintéressé? L'Église romaine vous en donna-t-elle jamais un semblable? Voyez et jugez!

---



## LE PAYSAN

### REMONTRANT SON CURÉ.

---

— Bonjour, maître Pierre.

— Bonjour, M. le curé.

— Dites donc, maître Pierre : on m'a dit que vous étiez allé entendre le prêche des protestants ?

— On vous a dit vrai, M. le curé.

— Et comment avez-vous pu aller écouter des hérétiques ?

— M. le curé, Dieu n'est pas hérétique, et c'est la Parole de Dieu, la Bible, qu'on lit chez les Protestants.

— Oui, la Bible expliquée par un ministre...

— Non, M. le curé : La Bible expliquée par elle-même, car elle-même s'explique toute seule quand on la laisse parler ; or, je vous le

répète, on a laissé parler la Bible en la lisant.

— Mais enfin le Protestant a bien prêché ? et il vous a bien dit de croire ce qu'il prêchait ?

— Non, M. le curé ; le prédicateur protestant nous a dit de ne pas le croire sur parole ; mais en rentrant chez nous de prendre une Bible et d'examiner si elle contredit ou confirme ce qu'il nous a lui-même annoncé.

— Mais ne voyez-vous pas que c'est une moquerie ? et que vous, peuple, ne pouvez pas examiner les saintes Écritures pour juger si elles confirment ou contredisent le Protestant ?

— A ce compte, M. le curé, saint Luc se moquait du peuple aussi ; car le prédicateur protestant nous a montré un passage de la Bible dans lequel il était dit que les habitants de Bérée comparaient les prédications de saint Paul avec les saintes Écritures ; et qui plus est, saint Luc les loue d'une telle conduite (*Actes des Apôtres* xvii, 11).

— Ainsi, mattre Pierre, vous voilà docteur ! vous voilà tout aussi savant qu'une nombreuse réunion d'évêques ! Vous allez prendre des décisions à la place des conciles...

— Non, M. le curé, je n'ai pas la prétention de rien décider pour personne, mais je

prends la liberté de décider pour moi : Dieu a inspiré la Bible ; je lis cette Parole inspirée, et voilà tout.

— Mais vous ne pouvez rien y comprendre.

— La preuve que je le puis, c'est que je le fais. Je comprends bien l'almanach qu'un simple homme a écrit ; comment ne comprendrais-je pas la Bible, qui a Dieu pour auteur ! Dieu sait-il moins bien s'expliquer qu'un homme ? D'ailleurs, la Bible dit, en parlant d'elle-même : « qu'elle est une lumière (*Psaume cxix, 105*). »

— Maître Pierre, vous êtes un entêté !

— M. le curé, si l'entêté est celui qui ne change pas d'opinion, c'est vous qui êtes l'entêté ; mais moi, quand je suis dans un mauvais chemin, je change de route, et voilà tout. Je n'ai pas la prétention d'avoir été infallible jusqu'ici.

— Vous êtes un orgueilleux de penser que vous en savez plus que les autres.

— Les autres ne sont pas très-humbles, en pensant qu'ils en savent plus que Dieu ; or c'est à Dieu, et non aux autres que je m'en tiens.

— Et moi je vous déclare que si vous continuez à raisonner ainsi, je ne vous confesserai plus.

— Je me confesserai moi-même.

- Pas à moi, toujours ?
- Non, mais à Dieu.
- A Dieu ?
- Oui, à Dieu qui dans la Bible déclare que si on lui confesse ses fautes, Il est fidèle pour les pardonner (*I Jean i, 9*).
- L'Église ne vous mariera pas !
- Je me marierai ailleurs.
- L'Église ne vous enterrera pas !
- Mon corps mort m'inquiète peu, si je sauve mon âme.
- Vous serez excommunié !
- Oui, par vous, et reçu par Dieu.
- On ne priera plus pour vous !
- Je prierai moi-même.
- On ne dira pas de messe pour vous tirer du purgatoire.
- C'est inutile, je compte aller en Paradis.
- En Paradis, vous ?
- Oui, en Paradis, moi.
- Comment le savez-vous ?
- Le voici : J'ai lu dans la Bible que le mauvais larron suspendu à la droite de Jésus sur une croix, après avoir confessé ses fautes à Jésus-Christ qui est Dieu, lui dit : « Seigneur, souviens-toi de moi, » et Jésus lui répondit : « Aujourd'hui même tu seras dans le Paradis avec moi (Évangile selon saint Luc xxiii, 41 à 43). » Si donc un brigand repentant a pu être

**pardonné en se confiant en Jésus-Christ, je ne vois pas pourquoi moi repentant aussi, me confiant au même Sauveur, je ne pourrais pas être également sauvé. Et ce qui me prouve que mon espérance est fondée, c'est que j'ai encore lu dans cette même Bible que « Dieu « a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils « unique, afin que quiconque croit en lui, « ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle (Évangile selon saint Jean iii, 16). » Or, comme je fais partie du monde, je puis donc, en croyant, être sauvé.**

— **Mais en attendant votre Paradis, il faut vivre sur la terre, et je vous déclare que vous allez perdre votre gagne-pain, en vous liant avec ces protestants. Personne ne voudra plus avoir affaire avec vous.**

— **Je me confie en Celui qui donne le pain quotidien, et si Dieu est pour moi, que feront tous ceux qui seront contre moi ?**

— **On vous montrera du doigt ?**

— **Que m'importe ! On s'est bien moqué de Jésus-Christ.**

— **On vous repoussera partout ?**

— **Jésus n'avait pas un lieu où reposer sa tête.**

— **Chacun se fera un plaisir de vous refuser un service ?**

— **On a persécuté le Maître ; on peut bien**

persécuter les disciples ; et plus on me persécutera pour ma foi, mieux je sentirai que je suis vraiment disciple de Jésus-Christ.

— Nous verrons, nous verrons, si vous y tiendrez longtemps ! D'abord personne ne vous donnera d'ouvrage...

— Ensuite ?

— Personne ne voudra vous loger...

— Ensuite ?

— Personne ne voudra avoir affaire avec vous, pour acheter ou vendre...

— Ensuite ?

— Personne ne vous recevra dans sa société ?

— Ainsi donc, le monde entier va se conjurer contre moi ?

— Oui !

— Et qui sera le chef de la conjuration ?

— Qui ! qui ! cela ne vous regarde pas !

— En tout cas, vous ferez bien de dire à ce chef qu'il n'est pas chrétien, car Christ recommande le pardon des offenses, tandis que cet homme se venge ; Jésus recommande d'aimer, et ce chef de conjuration me paraît bien disposé à me haïr. Si par hasard c'était un prêtre, dites-lui que ses semblables étaient dans le Sanhédrin, qui, par haine, condamna Jésus à mort. Si c'était un curé, dites-lui que je ne m'étonne de rien de sa part, d'un mem-

bre de l'Église, qui a inventé l'inquisition. Enfin si c'est vous-même, sachez que votre esprit de vengeance est pour moi la meilleure preuve que vous n'êtes pas dans la vérité. Christ a dit : « Pardonnez ; » et vous vous vengez. Christ a dit : « Instruisez les nations ; » et vous leur refusez l'instruction même de la Bible. Christ a dit : « Vous l'avez reçu gratuitement, donnez-le gratuitement (Évangile selon saint Matthieu x, 8) ; et vous, vous vendez, (non pas l'Évangile que vous cachez), mais vos messes, vos prières, vos dispenses, vos chaises, vos chapelets bénits, vos cierges, vos indulgences, vos baptêmes, vos mariages, vos enterrements..... mais moi je me passe de toutes vos ventes, en m'adressant à Dieu, qui donne le ciel gratuitement.

— Gratuitement ?

— Oui, gratuitement ! et voilà ce qui vous vexe ! car, où l'on donne gratuitement, la concurrence n'est plus possible pour ceux qui vendent. Oui, gratuitement ! voilà le mot qui seul ruinera votre grande entreprise. Dieu donne, et vous vendez ! Dieu pardonne, et vous punissez ! Dieu aime, et vous haïssez ! Comment voulez-vous qu'on n'aille pas à Dieu, et qu'on ne s'éloigne pas de vous ? Maintenant faites de moi ce que vous voudrez ; j'ai appris

à ne pas craindre ceux qui tuent le corps ;  
mais uniquement Celui qui peut perdre l'âme,  
c'est-à-dire que je n'ai pas peur de vous.

— Vous êtes un insolent !

— Non, mais j'ai le courage de dire la vérité.

— Vous êtes un impie !

— Je l'ai été jusqu'à ce jour, agenouillé devant le bois ou la pierre ; mais je cesse de l'être depuis que je crois au Dieu vivant, et me confie uniquement en mon Sauveur.

— Vous êtes un misérable !

— Oui, un misérable pécheur : mais un pécheur humilié et repentant que Dieu a pardonné.

— Vous serez toujours.....

— Quoi ? ce que je serai, je ne le sais pas encore moi-même ; mais je sais du moins ce que je veux être. Je veux vivre à l'avenir purement, puisque ce sont précisément mes péchés qui ont crucifié mon Sauveur. Je veux être sincère, juste, charitable, puisque Jésus a été si bon envers moi que de tout me donner ! Voyez-vous, M. le curé, je suis fait comme ça : Quand on m'aime, j'aime ; quand on me rend un service, je désire en rendre deux ; plus on est généreux envers moi, plus je suis reconnaissant. Eh bien ! Dieu n'a-t-il pas été généreux à mon égard, au delà de tout

ce qu'on peut dire? Il m'a donné mon pardon, donné son Ciel, donné son Éternité! aussi mon cœur bondit de joie et je suis prêt à faire tout ce que ce Dieu me demande; or ce qu'il me demande est bien doux; c'est de l'aimer et d'aimer mes frères et vous aussi, M. le curé.

— Je ne veux pas de votre amour!

— Je n'en prierai pas moins pour vous.

— Je ne veux pas de vos prières!

— Voyez la différence, M. le curé: moi je vous aime, et vous me haïssez! Je vous offre mes prières; vous me refusez les vôtres! Aussi Jésus a-t-il dit vous les reconnaissez à leurs fruits; cueille-t-on des figes sur des char-dons? (Évangile selon saint Matthieu vii, 16). Jugez maintenant, M. le curé, qui, de vous ou de moi, est le disciple de Jésus-Christ!





## DANS L'ÉGLISE ROMAINE

### POINT DE SALUT.

---

Et d'abord, pour me faire mieux comprendre, permettez-moi de donner un corps à mes idées.

Je me représente l'Église romaine, sous une forme visible; son ciel est une voûte, un dôme supporté par quatre colonnes; ce dôme, c'est votre salut, et les quatre colonnes qui le soutiennent, sont :

La Tradition,

Le Prêtre,

La Vierge,

Vos OÈuvres.

Or ces quatre colonnes, portant votre salut, sont-elles solides? Voyons :

Sondons d'abord la première. — Comme personne de nous n'a vu Jésus-Christ, notre foi doit nécessairement reposer sur quelques documents. D'après l'Église romaine, ces do-

cuments reposent eux-mêmes sur la Tradition. Les apôtres n'ont pas écrit tout ce qu'a fait et dit Jésus-Christ. Ce qu'ils n'ont pas écrit, ils l'ont raconté à leurs disciples qui l'ont redit aux disciples des disciples de ces disciples ; et ainsi de disciples en disciples, jusqu'à ce que les derniers aient pris fantaisie de noter ces paroles sorties depuis des siècles, d'une bouche apostolique. Or, ces paroles de la Tradition sont semées dans les écrits des pères de l'Église, de tous lieux et de tous temps.

Maintenant, si vous joignez à cette tradition les décrets des conciles et les décrétales des papes, qui en fixent le sens, vous aurez un total de 150 volumes in-folio. Comprenez bien que tout cela n'est pas la Tradition apostolique ; mais c'est dans tout cela que vous devez la chercher.

Or je le demande : Est-ce là un travail facile ? Les pères étaient faillibles ; comment puis-je reconnaître aujourd'hui les points où ils ne se sont pas trompés ? Comment puis-je compter sur la mémoire d'une série d'hommes, dont le dernier me dit : Paul m'a dit que Claude lui avait dit qu'il tenait de Jacques ce que Jérôme avait appris de Grégoire qui avait vu Justin qui n'avait pas vu Apollos, mais le successeur d'Apollos ami des apôtres de

Jésus-Christ? Comment m'assurer qu'au milieu de ces dits et redits ne se sont pas glissées quelques grosses erreurs, quelques petits mensonges? Si le premier avait écrit, et que le second eût copié, pour remettre à un troisième qui aurait transcrit, je pourrais me rassurer; car, comme dit le proverbe : les écrits restent, les paroles s'envolent. Un livre se répand par milliers d'exemplaires qui se servent de contre-épreuve l'un à l'autre. Mais comment vérifier si ce qu'on me dit aujourd'hui, de vive voix, est bien ce que saint Pierre et saint Jean ont dit sans l'écrire?

Ce qui m'effraye le plus, c'est que les différents écrivains auxquels on en appelle, sont loin d'être du même avis. D'accord sur quelques points, ils se disputent sur d'autres; se condamnent, s'anathématisent, et cependant la Tradition se forme de tous leurs écrits. Aussi depuis deux mille ans, chacun cite les pères pour ou contre la même opinion. Leurs œuvres sont un arsenal commun où amis et ennemis de la vérité vont puiser des armes qui finalement ne blessent personne parce qu'elles s'émeussent heurtées les unes contre les autres.

Ce qui me rend encore plus défiant, c'est que cette Tradition, appui de la foi romaine, est écrite souvent par des Romains. Ce sont

des papes qui affirment les droits des papes, et qui mentent, parfois, ne vous en déplaise, car les *fausses décrétales*, reconnues fausses par tout le monde, n'en ont pas moins régi les affaires de Rome. Comment voulez-vous que je croie un accusé, qui dépose dans sa propre cause? Et remarquez que dans l'Église romaine, je ne suis pas même maître de chercher cette Tradition; il faut que j'en reçoive l'interprétation de la bouche de l'Église; en sorte que c'est l'Église romaine qui en définitive me témoigne qu'elle dit bien la vérité.

Si du moins l'Église romaine était d'accord avec l'Église romaine. Mais non; tel concile condamne tel autre concile; tel pape brûle le corps de son prédécesseur pour en jeter les cendres dans le Tibre; tel autre poursuit son rival les armes à la main... car il faut que vous sachiez qu'il y a eu des temps où il y avait deux papes à la fois, trois papes à la fois et puis point! Quel est le bon temps? Peut-être ce dernier. Mais quel pape dois-je croire?

Soyons généreux; supposons-les tous d'accord; il ne reste plus qu'à les lire: Voilà 150 volumes in-folio, en grec et en latin! Par quel bout commencer? Lecteur, je m'en tiens à votre propre expérience: Avez-vous jamais lu la Tradition? Savez-vous où la prendre? où elle commence, où elle finit? Avez-vous

jamais vu ces 150 volumes in-folio ailleurs que derrière les grillages fermés d'une bibliothèque publique, couverts de poussière et rongés de vers ?

Mais, dira-t-on, rapportez-vous-en à votre curé, qui vous donnera la quintessence de tout cela. — Soit ; mais alors ce n'est plus la Tradition, c'est mon curé, c'est-à-dire le prêtre, ma seconde colonne soutenant mon salut ; examinons-la si vous voulez ; mais d'abord convenez que la première est démolie, la seconde colonne du salut dans l'Église romaine, c'est donc le prêtre ; le prêtre, curé, chanoine, évêque, cardinal ou pape, n'importe ; le prêtre en général qui règle la foi, accomplit les sacrifices, dispense les grâces et fait ainsi le salut du fidèle.

C'est un principe de l'Église romaine qu'il y a des grâces d'état ; c'est-à-dire des dispositions intérieures accordées à chacun selon ses fonctions. Le prêtre, comme les autres, doit donc avoir les grâces particulières de sa charge. Or la charge de faire parler Dieu, d'offrir des sacrifices agréables à Dieu, de pardonner au nom de Dieu ; de répandre les grâces de Dieu, ces grâces, dis-je, doivent être grandes et saintes, et faire du prêtre un être à part, grand et saint ! Un être qui devient infallible, un être qui fait descendre

sur la terre non pas la foudre, bien plus, Dieu lui-même; un être qui efface par son *absolvo* nos péchés; un être qui commande au Ciel et le Ciel obéit; je le répète, un tel être doit être pur; c'est un saint prêtre.

Or les prêtres sont-ils saints? Des papes adultères, empoisonneurs, sont-ils saints? Des cardinaux fréquentant les théâtres, promenant leurs maîtresses, sont-ils saints? Des évêques faisant marchandises des grâces de l'Église, vendant reliques et dispenses sont-ils saints? Des prêtres confesseurs, abusant de leurs pénitentes, sont-ils saints? Et s'il vous faut des noms propres, le pape Borgia ayant la même femme pour fille, pour épouse et pour bru, Borgia mourant du poison qu'il avait lui-même préparé pour un autre, est-il saint? Les cardinaux et les évêques qui se sont mutuellement roués de coups de bâton dans un concile nommé le concile des brigands, ces cardinaux et ces évêques sont-ils saints? Mingrat, curé confesseur, séduisant une jeune fille, la rendant mère et la découpant en morceaux pour jeter ses membres palpitants dans le fleuve, ce prêtre est-il saint? Mais n'abusons pas d'une victoire facile et laissons à chacun le soin de chercher dans ses souvenirs, si tel prêtre de lui connu est un saint prêtre!

S'il s'agissait de prêtres juifs, je pourrais

m'en tenir à cette parole de Jésus : « Observez ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font. » Mais dans l'Église romaine ce que fait le prêtre me regarde ; ce qu'il fait me sauve ; je suis donc autorisé à voir s'il le fait bien, s'il est digne de le faire. Or quand un prêtre incrédule, comme cela s'est vu, invoque dans une messe non pas Dieu mais le diable, sa messe est-elle encore efficace ? Quand un confesseur séduit ses pénitentes, son absolution est-elle encore valable ? J'ai besoin de le savoir avant de lui confier mon salut. Laissez-moi donc examiner cette colonne de près, et si je la trouve pourrie, permettez-moi de ne pas m'y fier.

Aussi s'appuie-t-on généralement dans l'Église romaine plus fortement sur une troisième colonne, sur la Vierge Marie. Voyons donc quelle en est la solidité.

Étudions l'histoire de Marie à sa source, dans l'Évangile.

Écoutons d'abord l'ange Gabriel : « Je te salue, Marie, qui es reçue en grâce. » vous l'entendez, Marie est « reçue en grâce, » exactement comme vous et moi, pécheurs. On fait grâce au coupable et non à l'innocent. Et c'est si bien là le sens des paroles de l'ange que l'Église romaine s'y voyant condamnée a falsifié ce passage à la faveur d'un calembourg,

pour échapper à cette condamnation ; elle a dit dans la vulgate : « Marie qui es *pleine de grâce* » et non « *qui es reçue en grâce* » parce que cette expression, pleine de grâces, est susceptible de deux interprétations, et peut signifier au besoin pleine de grâces à distribuer aux autres, comme on dirait pleine de trésors. Or, je l'affirme bien haut, défiant tout démenti : l'Église romaine a fait un faux ! Il n'y a pas dans le texte : *pleine de grâce*, mais *reçue en grâce*, et cette falsification prouve qu'elle se sentait condamnée. Marie a donc été reçue en grâce, comme tous les pécheurs.

Quand Jésus arrive à l'âge de douze ans, sa mère l'oublie à Jérusalem, et voyage tout le jour sans plus s'en inquiéter. Si, de nos jours, une mère faisait cela, on l'accuserait au moins de négligence ; mais ce n'est pas ce que je veux faire à l'égard de Marie. Elle revient à Jérusalem, trouve son enfant dans le temple, le réprimande et quand Jésus lui dit ainsi qu'à Joseph : « Ne savez-vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon Père, » Marie ne comprend rien à ce que Jésus veut dire ! Elle est donc encore bien loin de comprendre l'Évangile.

Plus tard Marie et ses enfants (car après Jésus conçu par le Saint-Esprit, Marie eut des

filz dont Joseph était père), plus tard, dis-je, Marie cherche Jésus et veut l'enlever à la foule qui l'entoure. Elle le fait appeler. On dit à Jésus : « Ta mère et tes frères sont là qui te demandent. » Alors Jésus, comme dédaignant de suspendre son entretien avec ses apôtres pour complaire à ses parents, répond : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » et se tournant vers ceux qui l'entourent, il ajoute : « Voilà ma mère et mes frères ; car quiconque fait la volonté de Dieu, celui-là est ma mère, ma sœur et mon frère. »

D'après Jésus lui-même, Marie n'était donc pas encore convertie ; elle n'était ni sa mère ni sa sœur dans la foi.

Un autre jour, aux noces de Cana, les convives manquent de vin ; Marie le fait remarquer à Jésus, comme pour provoquer un miracle ; mais le Sauveur pour lui faire sentir que son intervention est déplacée lui répond : « Femme, qu'y a-t-il entre toi et Moi ? » L'entendez-vous, Jésus dit à Marie : « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ? » N'est-ce pas ainsi qu'on parle aux importuns, aux indiscrets ? Et comme pour ajouter à la mortification de Marie, Jésus fait ensuite de son propre mouvement le miracle qu'il vient de lui refuser.

Enfin, au jour solennel de sa mort, le Sauveur dit à Jean : « Voilà ta mère, et à Marie,

voilà ton fils, » c'est-à-dire que Jésus met sur la même ligne, son disciple et sa mère; il recommande l'un à l'autre comme vous le feriez pour votre parente ou pour votre ami. Est-ce là relever Marie au rang de la divinité? n'est-ce pas la laisser au niveau des simples créatures?

Ah! comprenez-moi bien, je ne veux pas rabaisser ce que Dieu a élevé. Je crois que Marie a fini par croire en Jésus, par être sauvée en Jésus, et je regarde comme une grâce magnifique que d'avoir été choisie pour mettre au monde le corps de Jésus-Christ; mais le corps de Jésus-Christ n'est pas Jésus-Christ; l'Être divin conçu par le Saint-Esprit était Fils de Dieu, était Dieu lui-même; et Marie née dans le temps ne pouvait être mère d'un être éternel. Elle n'a pas plus à se glorifier que le vase de terre ne peut se glorifier du trésor déposé dans son sein. Marie est le vase d'argile, Jésus est le trésor.

Vous le voyez, il semble que Dieu, en nous conservant dans l'Évangile les détails que je viens de vous citer, ait voulu prémunir d'avance les chrétiens contre le rôle que l'Église romaine devait faire jouer à Marie; il nous a prémunis contre l'erreur qui devait se développer plus tard. Et cependant voilà celle dont on a fait la déesse du catholicisme, celle

qui a plus d'autels que le Créateur ! Voilà celle qu'on présente comme médiatrice entre Dieu et les hommes ! Et, chose admirable ! comme pour combattre encore ce dernier abus, la Bible dit : Il n'y a qu'un seul intercesseur entre Dieu et qui ? est-ce entre Dieu et Marie ? — Non ! c'est entre Dieu et les hommes ! Mais cet intercesseur unique, qui est-il ? est-ce Marie ? — non ! c'est Jésus-Christ ! comme si la Parole sainte avait voulu fermer toutes les portes conduisant à la future erreur ! que voulez-vous de plus clair ? « Il n'y a qu'un seul intercesseur entre Dieu et les hommes, savoir Jésus-Christ ! » Rien sans doute : et cependant la Bible ajoute encore à cette clarté. Si c'était là tout le passage on pourrait dire : c'est de Jésus-Christ en tant que Fils de Dieu qu'il est ici question. Or le Fils de Dieu est trop grand pour que nous osions nous élever à lui ; c'est pourquoi nous devons lui être présentés par une sainte femme, sa mère, dont nous sommes plus rapprochés.

Mais non ; il est dit dans ce passage : Jésus-Christ *homme*. L'entendez-vous ? Jésus-Christ homme ! en sorte que ce n'est pas en tant que Christ, mais en tant qu'homme qu'il est notre médiateur !

O clarté éblouissante pour qui veut ne

pas fermer les yeux ! Mon Dieu ! grâces te soient rendues de m'avoir muni de toutes parts contre l'erreur ! Erreur qui m'eût été bien douce, j'en conviens ; oui, je comprends ce qu'il y a d'attrayant pour la chair à prier un être, notre semblable, plutôt que toi, Dieu trois fois saint ! Je comprends que la jeune fille aime à voir sa patronne en Marie jeune vierge ; que la femme se plaise à chercher sa protectrice en Marie, jeune mère. Hélas ! mon cœur pervers me fait même deviner que l'homme lui-même puisse chercher une image terrestre jusque dans la jeune, belle et tendre Marie. Mais c'est ma chair, c'est la passion, Seigneur, qui m'initie à ces pensées passionnées ; mais quand il s'agit de m'élever à toi, je sens que je ne puis le faire qu'avec des sentiments bien différents, purs et saints, dégagés de tout ce qu'il y a de charnel et de terrestre ! Dieu saint ! béni sois-tu de m'avoir préservé de l'idolâtrerie !

Ainsi, dans l'Église romaine, le salut repose sur une tradition incertaine ; sur un prêtre pécheur ; sur une femme graciée ; voyons si la quatrième colonne soutiendra mieux l'effort.

Cette colonne, ce sont vos bonnes œuvres. Amoncelez toutes vos nobles pensées, tous vos dévouements, tous vos héroïsmes, toutes vos

aumônes, et voyez si cette colonne est assez haute pour atteindre jusqu'aux cieux ! Nos bonnes œuvres ? mais n'est-ce pas une ironie ? où sont-elles nos bonnes œuvres ? qui les a vues ? qui les a comptées ? et surtout qui les a pesées ? Mes bonnes œuvres, à moi égoïste qui ne pense qu'à moi-même, n'agis que pour moi, ou qui, si je pense et agis pour les autres, n'agis et n'y pense qu'en proportion de ce qui peut m'en revenir ; quoi ! ce sont mes bonnes œuvres qui doivent m'élever au Ciel, moi faisant le mal chaque jour, moi vaniteux, moi impur, moi médisant, moi ingrat, moi je dois réunir tous ces mérites et en former une pyramide pour escalader le Paradis ? mais en vérité, autant vaudrait dire qu'il faut creuser un puits pour gravir une montagne, se jeter dans un abîme pour parvenir sur le mont Blanc ! Ah ! lecteurs, s'il est parmi vous un seul homme qui croie avoir fait assez de bien pour mériter le Paradis, ou en être digne, qu'il le dise ! et s'il en a le triste courage, j'aurai le courage à mon tour de lui répondre : Tu es au moins un orgueilleux ! cela seul t'exclut du Ciel que tu dis avoir mérité !

Voilà donc les quatre colonnes qui dans l'Église romaine supportent le salut du fidèle : dans le fond, d'un côté, la tradition ; de l'autre la Vierge ; sur le devant, à droite, le prêtre, à

gauche vos mérites. Eh bien, je n'hésite pas à dire : voilà quatre colonnes vermoulues ! Prenez garde, la voûte va tomber !... Que dis-je, mais vous le savez bien, catholiques romains qui parcourez ces lignes ; le fait seul que vous les lisez, me prouve que vous cherchez un autre abri que votre Église. Je vais donc vous le présenter : au lieu de ces quatre colonnes renversées de l'Église romaine, que met l'Église protestante ? quatre colonnes bien différentes : à la place de la tradition, parole humaine, elle met la Bible, Parole de Dieu ; oui, Parole divine de l'aveu même des catholiques ; la Bible écrite par les prophètes et les apôtres immédiats de Jésus-Christ ; la Bible révélée directement de Dieu. Vous pouvez le nier, mais alors toutes les Églises chrétiennes croulent, la vôtre comme la mienne. Moi protestant, j'ai le droit auprès de vous de contester l'autorité de la Tradition, tout en soutenant celle de la Bible ; mais vous catholiques, n'avez pas le droit de contester l'autorité de la Bible, dès que vous soutenez la Tradition. Bible et Tradition, voilà deux documents : sur le premier, nous sommes d'accord, il est donc incontestable ; sur le second, nous différons, il est donc au moins contesté. Est-ce avec raison ? Examinons :

Nous l'avons vu, la Tradition n'a été écrite qu'à la suite d'innombrables *dits* et *relits* ; on ne sait où la prendre ; on ne sait où elle commence ni où elle finit. La Bible au contraire est parfaitement définie : l'Ancien et le Nouveau Testament. Les écrits des prophètes et ceux des apôtres sont les mêmes chez les catholiques et chez les protestants ; ces écrits sont ceux des témoins oculaires. Depuis quatre mille ans ils sont restés les mêmes ; les plus anciens manuscrits sont conformes aux plus nouveaux. Cette Parole est écrite, interchangeable ; quiconque en possède un exemplaire est assuré que les autres ne peuvent s'altérer ; car il verrait la différence et réclamerait. Ce livre est limité ; il y en a de nombreuses traductions, plusieurs dans la même langue, en sorte que quiconque sait lire, peut déjà s'assurer de leur fidélité en les comparant. Donc, à la tradition indéfinie, je substitue la Bible bien définie ; au lieu de la parole parlée, volante, je mets la parole écrite, fixée ; à la parole de l'homme j'oppose la Parole de Dieu ; à votre tradition inspirée par les passions humaines, je préfère la Bible inspirée par l'Esprit-Saint. Donc, finalement, la Tradition, première colonne catholique, est remplacée par le Saint-Esprit, première colonne protestante. Passons à la seconde ; au lieu du

prêtre romain offrant l'hostie, dispensant le pardon, que met l'Église protestante? Elle met Dieu lui-même, offrant son Fils, dispensant la rémission des péchés.

Ici je veux faire une grande concession. Je veux supposer que le corps de Christ vienne véritablement dans l'homme et que le prêtre ait le droit d'absoudre. Mais c'est sans doute à certaines conditions. Un incrédule, un ignorant, un criminel n'est pas propre, je pense, à faire descendre Dieu sur la terre et monter l'homme dans le Ciel. Je ne prétends pas déterminer ces conditions; je dis seulement qu'il en doit exister pour consacrer des prêtres, et pour être prêtre soi-même. Or qui me garantit que le prêtre qui m'a baptisé moi catholique romain, le prêtre qui m'a confessé et absous, le prêtre qui m'a fait communier, le prêtre qui a dit plus d'une messe à mon intention, qui m'assure que tous ces prêtres remplissaient bien toutes les conditions? que tous étaient croyants, tous instruits, tous sanctifiés? Qui me dit que dans la série des prêtres qui leur ont transmis leurs pouvoirs depuis les apôtres, il ne s'en soit pas trouvé un seul indigne, un seul incrédule, un seul ignorant, un seul criminel? Et s'il en est ainsi, la chaîne d'or n'a-t-elle pas été rompue? En tous cas, je reste incertain de mon

salut ; car peut-être dans cette colonne se trouve un point rongé par un ver impur caché au cœur. Un brillant vernis peut bien recouvrir cette pourriture ; mais un vernis soutient-il une voûte ? Ne dois-je pas trembler à la pensée qu'à chaque instant cet appui peut craquer, se rompre et m'écraser ? Aussi combien à ce prêtre pécheur, je préfère substituer mon Dieu trois fois saint et tout-puissant ! Combien j'aime mieux me dire : C'est Dieu lui-même qui m'offre le sacrifice volontaire de son Fils ; c'est Dieu lui-même qui me pardonne mes péchés ; c'est Dieu lui-même qui fait tout à ma place ! que puis-je craindre ? que peut-il me manquer ? c'est Dieu qui promet le Sauveur, Dieu qui le fait annoncer par les prophètes, Dieu qui l'envoie sur la terre, Dieu qui l'offre en sacrifice sur Golgotha, Dieu qui le ressuscite, Dieu qui me donne la foi, Dieu qui me donne les œuvres, Dieu qui fait tout, Dieu qui me sauve ; Dieu et non pas l'homme ; Dieu et non le prêtre ! Eh ! quand l'œuvre est ainsi toute faite par Dieu, j'irais substituer à ce Dieu saint le prêtre pécheur ? non, non, gardez votre prêtre si vous le voulez, mais laissez-moi mon Dieu, mon père pour colonne et Sauveur !

A Marie intercedant pour nous dans l'Église romaine, que substitue l'Église protestante ?

Christ, seul intercesseur, c'est-à-dire, encore le Verbe éternel, au lieu d'une femme créée. Je ne veux pas reprendre ici le passage si puissant et si clair déjà cité : « Il n'y a qu'un seul intercesseur entre Dieu et les hommes, savoir Jésus-Christ ; » mais, du moins, je veux vous faire remarquer que l'Évangile qui partout nous exhorte à prier le Père au nom du Fils, nulle part ne nous dit de prier le Fils au nom de Marie ! Bien plus : jamais l'Évangile ne nous montre Marie intercédant pour les pécheurs auprès de Jésus-Christ, excepté le jour où Jésus-Christ la reprend et la renvoie par ces mots : « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ? »

Ah ! ne croyez pas que je veuille déverser le mépris sur celle que Dieu a déclarée bienheureuse ; non ; mais je veux mettre chacun à sa place ; j'aime et je respecte Marie comme chrétienne, comme mère, comme femme bénie ; mais j'adore Christ comme Dieu ; et pour bien juger la différence qui les sépare, je me transporte à la scène de Golgotha. Voyez là-bas, au milieu des femmes galiléennes, Marie à côté de Jean le bien-aimé disciple ; elle regarde de loin ; elle n'ose approcher ; son cœur transpercé d'un glaive saigne à ce spectacle ; elle regarde, souffre, pleure ; c'est le rôle de la femme, de la mère, je la comprends et je pleure avec elle.

Mais au centre de cette scène, voyez Jésus cloué sur une croix infamante ; baigné de sang, moqué par le peuple, défié par les prêtres, transpercé par les soldats ; voyez Jésus au milieu de toutes ces souffrances rester sur la croix au milieu des invitations railleuses à en descendre ; — rester sur la croix, acceptant la honte et la douleur ; mais en y restant pour sauver les générations passées, présentes et futures des croyants ; et tandis que Marie reste silencieuse, entendez Jésus s'écrier : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Quelle distance en ce Jésus et cette Marie ! oui, je sympathise avec une mère tendre et désolée ; mais j'adore le Fils unique mourant pour l'humanité ! Là une femme créature, là le Dieu créateur ; là une chrétienne sauvée, là un Christ Sauveur ! Quelle distance, ô mon Dieu ! Quelle distance, ô Marie ! Ah ! sainte femme, si tu pouvais des cieux, voir et entendre l'idolâtrie qui se cache sous ton nom sur la terre, tu verserais des larmes non moins amères que celles par toi répandues sur Golgotha !

Enfin restent nos bonnes œuvres ; ou pour parler plus exactement, nos œuvres mauvaises à remplacer, et j'y substitue la grâce de Dieu. La grâce, c'est-à-dire, un pardon complet accordé par l'Éternel en faveur de Jésus-

Christ, à quiconque croit de cœur en ce divin Sauveur.

Mais cette grâce est-elle une réalité ou bien l'ai-je inventée pour le besoin de ma cause ? ouvrez la Bible, ouvrez même le livre de la nature, et partout vous trouverez cette grâce divine inscrite. Écoutez David : « Dieu est abondant en *grâce* » Écoutez Ésaïe : « Vous tous qui êtes altérés, venez aux eaux, et vous qui n'avez point d'argent, venez, achetez et mangez ; achetez, dis-je, sans argent et sans *aucun prix*. »

Écoutez Jésus-Christ : « Vous tous qui êtes fatigués et chargés, venez à moi et je *vous soulagerai*. »

Écoutez saint Paul : « Justifiés *gratuitement* par la *grâce*, par la *rédemption* qui est en Jésus-Christ, vous êtes sauvés par *grâce*, cela ne vient point de vous ; c'est un *don* de Dieu. »

Écoutez saint Jean : « Que celui qui a soif, vienne, et quiconque veut de l'eau vive, en prenne *gratuitement*. »

Écoutez saint Jacques : « Dieu résiste aux orgueilleux et il fait *grâce* aux humbles. »

Écoutez saint Pierre : « La *grâce* de Dieu est véritable. »

Ouvrez maintenant le grand livre de l'univers : tout ne vous est-il pas donné ici-bas en

pure grâce ? Quelqu'un connu de vous a-t-il mérité de naître, mérité de vivre, mérité ses parents, ses joies, tout ce qu'il possède ? vous travaillez, dites-vous ; mais pour qui ? pour Dieu ou pour vous ? et quand vous auriez fait les œuvres d'un Hercule, Dieu vous devrait-il la récompense de ce que vous avez fait pour vous-même ? D'ailleurs qui vous a donné ces bras travaillants, cette tête pensante ? N'est-ce pas toujours des dons de Dieu, une grâce de Dieu ? Tout est grâce ici-bas, comme tout est grâce dans le Ciel. Et comment la grâce de Dieu ne suffirait-elle pas ? qui peut y ajouter ? qui peut l'amoindrir ? Celui qui a fait la loi n'a-t-il pas le droit de faire grâce ? celui qui a créé l'univers, n'a-t-il pas le pouvoir de faire grâce ? Celui qui est tout, ne peut-il faire grâce ? Celui à qui appartient le coupable ne peut-il le gracier ? — Non, dites-vous encore ; sa sainteté veut que sa loi vengeresse s'accomplisse. — Eh bien, soit ; sa loi s'accomplira. Jésus saint s'identifiant avec l'homme pécheur meurt à sa place sur Golgotha ; il souffre ce que nous avons mérité, — la mort ; et il nous donne en pure grâce son propre bien : la vie, le Ciel, l'éternité ; il nous crée une seconde fois gratuitement, comme gratuitement il nous avait créés la première. C'est pourquoi rachetés nous lui apparte-

nons; pardonnés, nous l'aimons; sanctifiés par son Esprit, nous faisons ses œuvres et non les nôtres. Nous sommes tout en lui, tout par lui, tout pour lui. Il est notre colonne, notre inébranlable rocher !

Voilà donc le salut romain : Tradition, parole d'homme; Marie fille d'un homme; le prêtre homme; et les œuvres d'un pécheur, homme !

Voici le salut protestant : pour guide la Bible, parole de Dieu; pour Sauveur comme pour intercesseur Jésus-Christ, Fils de Dieu lui-même Dieu; et à la place de nos pauvres œuvres, la grâce de Dieu !

D'un côté, tout repose sur l'homme; de l'autre, tout repose sur Dieu.

Choisissez ! mais en tout cas convenez que d'une Église où le salut d'un homme repose sur d'autres hommes, d'une Église où ce sont des pécheurs qui sauvent d'autres pécheurs, on peut dire : Là point de salut !

**FIN.**

---

Bruxelles. — Impr. de J. H. BRIARD, rue aux Laines, 4.

---